

**JOURNAL**  
**HELVETIQUE**  
O U  
**RECUEIL**  
D E  
**PIECES FUGITIVES**  
D E L I T E R A T U R E  
C H O I S I E ;

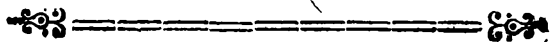
*De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses , tant de Suisse , que des Pais Etrangers.*

**DEDIÉ AU ROI.**

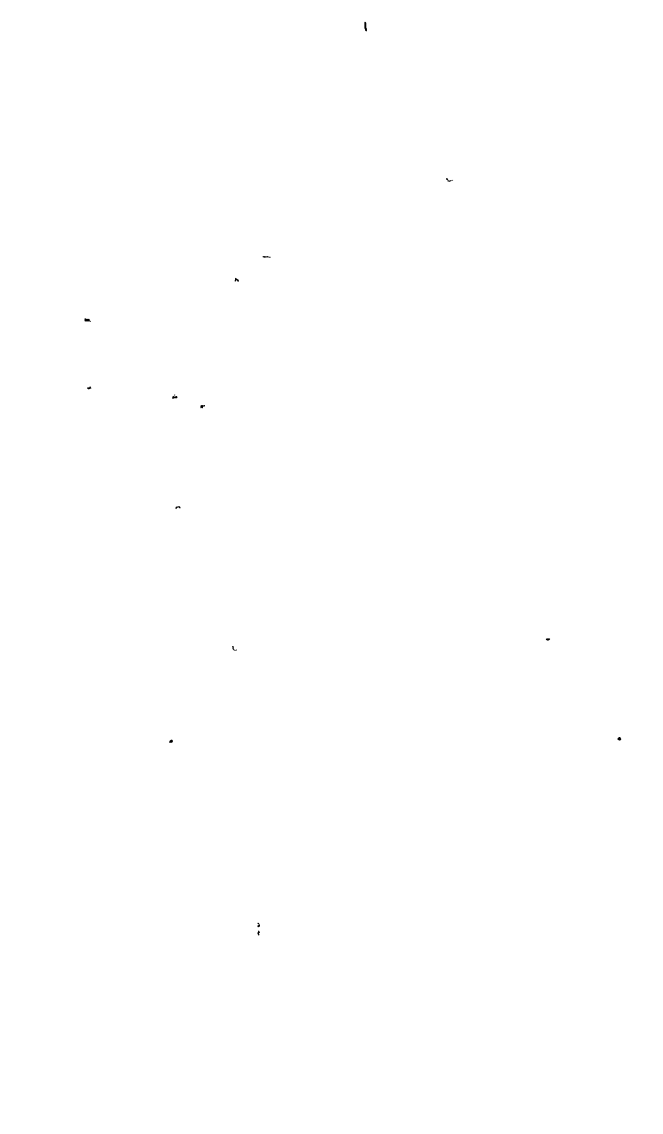
A O U T 1 7 5 2.



**NEUCHÂTEL**  
D E L' I M P R I M E R I E D E S J O U R N A L I S T E S.



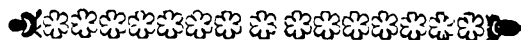
**M D C C. L I I.**





# JOURNAL HELVETIQUE,

A O U T 1752.



## PARAPHRASE

*Raisonnée du P S A U M E VIII.*

**L'**Etude de la Nature est une occupation des plus dignes de l'Homme. Ce sont des Objets plus propres à satisfaire l'Esprit que ceux de nos Passions tumultueuses. Le Monde que nous habitons nous offre un Spectacle propre, non seulement à nous ravir en admiration, mais dans lequel un Esprit attentif aperçoit par tout le Doigt de Dieu. Un Philosophe a dit, que si le Créateur a donné des yeux à l'Homme, c'est principalement afin qu'il puisse s'élever par la considération des beautés répandues dans cet Univers, aux perfections de celui qui les a produites. C'est là l'usage qu'en faisoit de tems en tems le Roi DAVID, come il paroît par plusieurs

de ses Psaumes. On voit dans ce Cantique, que les Ouvrages de la Création lui fournissent un sujet & un motif de célébrer les perfections de Dieu.

Il comence par une exclamation pathétique sur la Majesté de Dieu, qui éclate, & dans le Ciel & sur la Terre. *Ps. I. Eternel nôtre Seigneur, s'écrie-t-il, que ton nom est magnifique dans toute la Terre! Ta gloire est élevée même au dessus des Cieux!*

On peut prendre ces dernières paroles en deux manières. Quand *David* dit, que la Majesté de Dieu est plus haute que les Cieux, cela peut signifier que rien n'égale l'élévation de cet Etre suprême, qu'il est infiniment au dessus de nous. C'est assez le stile de l'Ecriture, quand elle veut exalter quelque perfection divine, de dire qu'elle est plus haute que le Ciel. *David* dit dans le Psaume CVIII. que *la Bonté de Dieu est plus haute que les Cieux, & que sa Fidélité atteint jusqu'au Firmament\**. Et dans le Ps. CXIII. il dit de même qu'ici, que *la Gloire de Dieu est au dessus des Cieux\*\**.

Quoi que ce sens soit fort beau, & conforme au stile de l'Ecriture Ste, cependant ces paroles peuvent être expliquées d'une manière un peu différente. Il y a proprement

\* Psaume CVIII. 5.

\*\* Ps. CXIII. 4.

ment dans l'Original, que Dieu a mis sa gloire dans le Ciel. Cela peut signifier que la grandeur de Dieu paroît d'une manière frappante dans les Astres, que sa magnificence éclate sur tout dans ces vastes Corps, dans ces brillantes Lumières. Ce sens paroît confirmé par le v. 4. où David se représente contemplant les Cieux, & y lisant la grandeur de Dieu, come dans un Livre des plus instructifs.

Avant que d'en venir à ces grands Objets, le Prophète nous en présente un autre beaucoup moins considérable, mais qui malgré sa petitesse, ne laisse pas de nous aider à conoitre les Perfections divines. v. 3. *On peut voir sa puissance dans la bouche même des petits Enfans, & de ceux qui sont à la Mamelle. Ces foibles Créatures suffisent pour confondre tes Adversaires.*

David veut, que nous fassions attention à l'état où nous voions les Enfans, après leur naissance, & il prétend, que nous y devons trouver dequoi admirer la Puissance & la Sagesse de Dieu. L'Homme, dès sa plus tendre enfance, est un sujet sur lequel Dieu fait éclater continuellement ses merveilles. Oui, la bouche des petits Enfans, de ceux qui sont encore à la mamelle, publie la Puissance & la Sagesse du Créateur. On peut

leur apliquer ce que le Prophète dit des Cieux, dans le Pſaume XIX. *Ils n'ont point encore de langage*, cependant ils ne laiſſent pas de nous parler là deſſus, d'une manière fo t intelligible.

La Sageſſe Divine paroît déjà ſenſiblement, en ce qu'auffi-tôt après la naiſſance de ces petites Créatures, leur Mère a dans ſon ſein un lait tout à fait propre à les nourrir. Ces Enfans, venant au Monde, ſe trouvent pourvus à point nommé de l'Aliment qui leur convient. Mais il leur ſeroit inutile, s'ils ne ſavoient pas le prendre & ſ'en ſervir. Cette précaution de la Providence ne ſerviroit à rien, à moins qu'elle n'apprenne en même tems à un Enfant nouvellement né à ſucer ce lait. Et c'eſt ce qu'il fait faire admirablement bien. Cette foible Créature eſt incapable encore d'exercer aucune de ſes facultés & d'en faire uſage. Cependant il fait tirer des Mamelles de ſa Nourrice la précieufe liqueur qui y eſt renfermée. On lui voit remuer les jouës & les lèvres, de la façon requiſe pour ſ'aproprier le lait qui lui eſt ofert. Il ajuſte ſi bien ſa bouche & ſa langue, qu'on diroit qu'il conoit déjà l'art des Pompes aſpirantes. Il y a une infinité de choſes, que les Enfans n'apprennent qu'avec beaucoup de peine. Il leur faut, par  
éxem-

exemple, assez de tems pour apprendre à marcher. Cependant voici un mouvement assez composé à quoi ils réussissent du premier coup. Ils savent, dès leur naissance, tirer avec facilité leur subsistance de la Mamelles qui leur est présentée. Ils s'en acquittent d'une manière aisée. On ne remarque pas qu'ils aient la moindre peine à l'apprendre & à en contracter l'habitude. Ils exécutent d'une manière prompte & aisée un mouvement assez composé, & flatés par l'agrément de cette nourriture, ils réitérent fréquemment cette admirable Mécanique, d'où dépend leur conservation. *David* admire donc ici, avec beaucoup de fondement, toutes ces merveilles. C'est avec raison qu'il nous dit que la bouche des Enfans, encore à la Mamelles, publie la Sagesse du Créateur.

Un peu de Poésie ne fiera pas mal ici. Voici la Paraphrase de *Godeau* sur ce Verset;

*Ce n'est pas le seul Chœur des Anges,  
Qui chante en ton honneur des Hymnes triomphans,  
Pour confondre l'Impie, on voit que les Enfans  
Chantent dans le Berceau tes divines loüanges.*

Mais la Version dont nous nous servons dans nos Eglises a si bien rendu cet endroit du Psaume, que nous pourrions nous dispenser d'emprunter des Vers ailleurs.

*Le tendre Enfant , qui pend à la Mamelles ,  
Prêche à nos yeux ta Puissance eternelle ,  
Sa foible voix confond l'impïété ,  
Et du Méchant condanne la fierté.*

Oui, l'adresse des Enfans à exprimer le lait des Mamelles de leur Mères, est plus que suffisante, pour confondre l'impïété des Athées. Mais combien d'autres merveilles ne pourrions nous pas remarquer dans cet âge tendre, si nous y faisons bien attention? Les Enfans ont un grand penchant à imiter tout ce qu'ils voient faire, & cet instinct leur a été donné sagement par le Créateur. Rien ne contribue plus à rendre leur éducation facile. Y a t-il rien de si merveilleux, que de voir coment ils aprennent à parler, coment ils essaient peu à peu de former des sons, pour exprimer leurs pensées? Voiez coment cette Raison naissante se développe & se perfectione avec l'âge. Quand on tourne ses regards sur un Enfant, qui comence à parler, on peut dire encore avec David, *Seigneur tu as tiré ta louange de la bouche des Enfans, pour confondre tes Adversaires.*

Il faut être d'un étrange entêtement, pour oser soutenir, que tout ce qu'on remarque dans les Enfans est un pur effet du hazard, & qu'il n'est pas nécessaire, pour toutes ces

mer-



merveilles , de faire intervenir la sagesse du Créateur. Pour confondre les Athées emprunterons nous la bouche éloquente des habiles Défenseurs de la Religion ? David nous infinue ici, que cela n'est pas nécessaire, la bouche des Enfans peut suffire pour les réduire au silence.

De ces petits Objets, le Prophète s'élève tout d'un coup à de plus grands, *Ps. 4. Quand je contemple les Cieux, l'Ouvrage de tes Doigts*, dit-il, *la Lune & les Etoiles, que tu as arrangées, je m'écrie, Qu'est-ce que le misérable Mortel, que tu te souviennes de lui ! Qu'est-ce que le Fils de l'Homme, que tu en fasses l'objet de tes soins !*

Il y - a beaucoup d'aparence, que David composâ ce Psaume de nuit. Autrement il seroit surprenant, que parlant de la beauté du Ciel, il n'eut rien dit du Soleil, qui en fait sans contredit le principal ornement. On peut voir dans le Psaume XIX. la pompeuse description qu'il nous fait de cet Astre. S'il n'en dit rien ici, c'est que le Soleil étoit caché, quand il composa ce Psaume, & qu'il admiroit alors toutes les merveilles qu'une belle Nuit offre à nos yeux.

Il ne seroit pas surprenant, que *David*, dans sa condition de Berger, s'attachât à contempler les Cieux, & à admirer la beauté

&

& le mouvement des Astres. Cette occupation convient parfaitement au grand loisir de la vie Pastorale, & nous sommes redevables aux Anciens Bergers de *Caldée*, des premières Observations qu'on a faites en Astronomie. Mais ce n'est plus en gardant ses Troupeaux, que *David* contemple le Ciel. C'est en régnant sur un grand Peuple; c'est au milieu de l'agitation que lui donoit la conduite d'un Roiaume fort étendu. Au lieu de s'aller délasser dans le sommeil des fatigues de la journée, il profite du silence de la Nuit, & du Spectacle qu'elle offre à ses yeux, pour méditer les Ouvrages du Créateur. Pendant que les autres Hommes sont plongés dans le Sommeil, son Esprit est toujours éveillé, il se promène dans tout cet Univers, il en parcourt la vaste étendue, & il en admire toutes les merveilles.

Si la lumière du jour nous offre de glorieux états de la Puissance & de la Sagesse du Créateur, les ténèbres de la Nuit nous en présentent d'autres, qui sont aussi très dignes de nôtre attention. Si l'on ne peut voir sans admiration ce bel Astre, qui forme le jour, dont la lumière donne tant de beauté & d'ornement au Monde, & dont la chaleur réjouit & anime toute la Nature, une belle Nuit nous donne aussi un Spectacle fort  
inté-

intéressant. On y remarque d'abord cet autre Luminaire fait pour y présider, qui nous réfléchit si heureusement la lumière du Soleil, & dont le mouvement sert à régler les Mois & les Années de plusieurs Peuples. Une belle Nuit nous offre encore tous ces autres feux, si brillans par leur lumière, si vastes dans leur grandeur & innombrables dans leur multitude.

La plupart des Hommes ne font que peu d'attention à ces merveilles. Comme elles leur sont presque toujours présentes, ils s'y accoutument insensiblement, & ils n'en sont plus touchés. Ce qui fait que nous n'admirons pas assez ce que la Nature nous offre de merveilleux, & sur tout le beau Spectacle du Ciel, c'est que nous sommes familiarisés avec ces Objets dès l'enfance. Si Dieu n'avoit créé d'abord que le Soleil, & qu'il mit ensuite la Lune & les Etoiles dans les Cieux à diverses reprises, ce seroit le moyen de se faire remarquer. Mais parce qu'il a étalé tout d'un coup sa magnificence, & que nous avons vû ce beau spectacle dès nos plus tendres années, nous y devenons insensibles. Mais c'est un ridicule de l'Homme d'être indifférent pour tout ce qui n'est pas nouveau & extraordinaire. On a remarqué, que c'est parce qu'il est changeant & capricieux,

cieux, qu'il a ce faux goût. L'uniformité & la régularité des Cieux est encore une des causes de ce que nous n'en sommes pas assez frappés. Mais faut-il que cette régularité, qui fait une des principales beautés des mouvemens célestes, soit précisément ce qui leur fait perdre de leur prix dans nôtre Esprit ? Si nous voulons absolument des variations, pour nous frapper, considérons celle des Jours & des Nuits, celle des Saisons qui sont établies avec tant de sagesse. Le cours des Astres est uniforme & constant, il est vrai. Mais chaque Saison, la face du Ciel change, & présente à nos yeux un nouveau spectacle. En suite tout recommence à point nommé, & se place dans son premier arrangement.

Aux yeux de *David*, cette régularité est une merveille qu'il ne sauroit assez admirer. L'acoutumance à voir les Astres ne l'empêche point d'en être frappé. Quand il composa ce Psaume, il contempla le Ciel & les Etoiles, avec des yeux nouveaux, par manière de dire, & come s'il les voioit pour la première fois. Ce Spectacle fait sur lui une impression toute extraordinaire : Nous l'avons déjà décrite dans la Paraphrase sur le Psaume XIX\*.

II

Il est vrai que les Philosophes étudient la Nature. Les Astronomes en particulier contemplent fréquemment le Ciel & les Astres. Ils mesurent la grandeur des Planètes, leurs distances, leurs mouvemens. Mais ils n'élevènt pas assez leur Esprit jusqu'à l'Auteur des Astres, qu'ils observent si souvent, & ils ne s'attachent pas à en tirer des conséquences par rapport à la Religion. Ils s'arrêtent ordinairement aux Causes secondes, & leurs recherches ne remontent pas assez à la Cause première.

*David* jettant les yeux sur le Firmament, est d'abord ébloui de la beauté de ce spectacle. Le Ciel & les Astres considérés d'une simple vue lui paroissent déjà quelque chose d'admirable; mais il ne s'arrête pas là, & il s'élève aussi tôt jusqu'à l'Auteur de toutes ces merveilles. L'aspect seul des Cieux & des Etoiles, leur hauteur, leur éloignement, l'ordre que tous ces Globes observent entr'eux, leur durée, ces Feux qui ne s'épuisent point, tout cela marque assez que ce n'est pas l'Ouvrage des Hommes. Qui oseroit leur attribuer assez de force, pour avoir produit ces Masses énormes, & sur tout dans un éloignement où ils ne sauroient atteindre? Leur adresse est aussi trop limitée, & on leur reproche, avec fondement, que jusqu'à  
pré-

présent tout leur artifice n'a pû aller jusqu'à produire une misérable Plante, ou le plus petit Moucheron, ni seulement à en bien comprendre la structure. Dira-t-on, que c'est peut être le hazard, qui a produit cet Univers? Mais ce seroit-là lui assigner une Cause beaucoup plus aveugle encore que les Homes.

Nôtre Prophète n'hésite donc pas à regarder le Ciel & les Etoiles, come l'Ouvrage du Créateur, come la Production du premier Etre. Il attribue d'abord à l'Intelligence suprême le bel ordre qu'il y admire. Au premier coup d'œil, il y aperçoit le Doigt de Dieu. *Quand je regarde les Cieux, qui sont l'Ouvrage de tes Doigts, dit-il, la Lune & les Etoiles que tu as arrangées.*

La Ire. Réflexion que fait naitre le spectacle du Ciel & des Astres, c'est que ce ne peut être l'Ouvrage, que de la Divinité. Il n'y a qu'à ouvrir les yeux sur cet Univers, pour se convaincre, que c'est Dieu qui l'a formé. Mais plus l'on entre dans le détail de ce bel Edifice, plus on se persuade, qu'il n'y a que Dieu qui puisse en être l'Architecte. Quand on en considère la beauté, l'ordre, la liaison, la simétrie, on n'a pas le moindre doute que cet arrangement ne soit dû à la Sageffe Divine.

Quand

Quand on fait ensuite attention au mouvement des Astres, on voit d'une manière encore plus claire, qu'il n'y a que Dieu qui ait pû le leur imprimer, & que c'est lui seul qui le leur conserve. En vain chercheroit-on les ressorts de cette étonnante Machine des Cieux, ailleurs que dans la Volonté d'un Etre Tout puissant. Quel autre que lui auroit pû donner le mouvement aux Astres, & sur tout un mouvement aussi réglé que le leur? Il nous paroît que les Etoiles marchent, dès le commencement du Monde, d'un pas si égal, qu'elles ont toujours conservé les unes à l'égard des autres, la même situation qu'elles eurent lors qu'elles furent créées. Tous ces Globes de feu ne s'embarassent point les uns les autres, dans leur marche, ils ne se dérangent point, & ils suivent constamment la course qui leur est marquée. Le mouvement de la Lune, qui paroît d'abord si irrégulier, est dans le fond quelque chose d'admirable, par l'exactitude avec laquelle ses révolutions reviennent sans se démentir jamais. A qui attribuerons nous donc un ordre si constant, & un arrangement si merveilleux, sinon au plus sage de tous les Etres. C'est Dieu qui a arrangé la Lune & les Etoiles, nous dit David.

On

On peut encore regarder le Ciel par un autre côté, qui n'est pas moins admirable, c'est sa vaste étendue, & la grandeur énorme des Astres, merveille que nous sommes en état de sentir encore mieux que *David*, à cause des découvertes qui ont été faites par les Astronomes, dans ces derniers Siècles. Ce n'est pas assez de nous servir simplement de nos yeux, pour en juger. Il faut y joindre le secours de quelques Instrumens, & faire ensuite agir nôtre imagination, pour suppléer à la foiblesse de nôtre vue. Alors l'Univers prend toute une autre grandeur, toute une autre magnificence. Le Ciel, qui ne paroît aux yeux qu'une grande Voute, où les Etoiles semblent atachées, devient une étendue immense de matière, à laquelle on ne peut point trouver de bornes. Les Etoiles que nos yeux ne nous représentent que come élevées de quelques lieues au dessus de nos têtes, se trouvent dans un éloignement au dessus de toutes sortes de mesures. Ces petites Etincelles deviennent de grandes Mers de lumière & de feu. Ces petits Points deviennent des Masses infiniment plus grosses que la Terre.

Quand on considère les Etoiles, des yeux de l'Esprit, non seulement elles augmentent en grandeur, elles augmentent encore beaucoup



coup plus en nombre. Il y en a une multitude prodigieuse, qui échappent à nos yeux. On fait aujourd'hui, que ces taches blanchâtres répandues dans le Ciel, & conues sous le nom de *Voie Lactée*, ne sont autre chose qu'un amas infini d'Etoiles, qui sont à une si grande distance de la Terre, qu'à peine pouvons nous les apercevoir. Cette trace d'une lumière confuse, que nous avons peine à remarquer dans le Ciel, est un composé de plusieurs millions d'Etoiles. Cela nous doit faire conclure, qu'il peut y en avoir une infinité d'autres, que leur éloignement dérobe à nôtre vûe, & qui surpassent de beaucoup le nombre de celles que nous conoissons.

Si ce nombre infini d'Etoiles nous surprend, l'espace que chacune d'elles ocupe doit bien nous surprendre d'avantage. Ceux qui ont le plus médité & travaillé sur les Merveilles de la Nature, nous aprennent, que chaque Etoile est fixe, qu'à proprement parler, ni elles, ni le Soleil ne changent point de place, que c'est la Terre seule, qui tourne, & que son mouvement cause le mouvement aparent des Astres. Cette découverte nous fait admirer mille beautés nouvelles dans l'Univers. Le Soleil est environé de Planètes, qui ressemblent tout à fait à nôtre

Habitation, quelques unes même ont leurs Lunes, aussi bien que nôtre Terre. Il y a même beaucoup d'apparence, que la plupart de ces Planètes sont habitées, come la nôtre. Ces vastes & magnifiques Corps, qui, come nous, circulent autour du Soleil, & ont come nous leurs Années distribuées en Mois, en Saisons, en Jours & en Nuits, seroient-ils inutilement suspendus dans les Airs, sans porter aucun Etre vivant ? Ces Globes, que nous admirons, ne seroient-ils que des Masses toutes brutes, sans que rien de ce qui a vie en fit l'ornement ? Cette supposition ne répondroit point à la Sageffe du Créateur. Il est plus digne de la Puissance & de l'Intelligence Suprême, que nous nous représentions le Soleil environé de plusieurs Planètes, peuplées d'Habitans, plus ou moins parfaits que nous.

Nous devons regarder ensuite les Etoiles fixes, come tout autant de Soleils. Si une Etoile étoit à nôtre égard à la même distance qu'est cet Astre, elle auroit pour nous & la même grandeur, & le même éclat. Mais ce n'est pas pour nous qu'elles ont été faites. Chacune d'elles est le Soleil d'un autre Monde qu'elle éclaire, & qu'elle échauffe de ses rayons ; Ce Monde là a ses Terres, ses Lunes, son Firmament, & tout ce que nous

voions

voions dans ce Monde visible qui nous environne. Autant d'Etoiles, tout autant de Mondes. L'Univers doit donc être considéré, come un immense Édifice, dans lequel en haut, en bas, à droit, à gauche & de tous les côtés, il y a par tout des Habitations, sans aucun terme & sans aucune borne. Dans tous ces différens Mondes, Dieu déploie ses perfections, d'une manière noble, aussi bien que dans celui-ci. Voila jusqu'ou il faut aller, pour tacher de se faire une idée du Monde entier, & en même tems de la Majesté du Souverain Etre, qui a fait de si grandes choses. Mais nous aurons beau enfler nos conceptions, nous ne parviendrons jamais à concevoir l'étendue de l'Univers. L'imagination la plus vaste se perd dans cette multitude de Mondes. Quand après cela, on veut retourner à nôtre Terre, on ne peut plus la démêler. Elle se trouve engloutie dans l'immensité de l'Univers. Ce petit Canton s'est égaré dans le vaste sein de la Nature. Et dès qu'on a retrouvé la place où elle doit être, sa petitesse empêche de la remarquer. Elle n'est plus qu'un Point imperceptible. Quand ensuite on veut chercher l'Hôme sur cette Terre, il n'y paroît plus, il y est presque anéanti. Suivant ce nouveau Système, chacun de nous doit donc

s'écrier avec plus de fondement encore que David, *Quand je contemple les Cieux, qui sont l'Ouvrage de tes Doigts, la Lune & les Etoiles, que tu as arrangées, je dis, Qu'est-ce que l'Home!*

Qu'est-ce que l'Home! Qu'est-ce que cette petite portion de matière qui compose son Corps, en comparaison des Etoiles, ces Masses énormes, dont la plus petite est beaucoup plus grande que la Terre entière? Qu'est-ce que l'Home, par rapport à la vaste étendue des Cieux? Cependant, come l'a remarqué un Auteur fort ingénieux, l'excellence des Etres ne se mesure pas à la toise\*. L'Habitant de la Terre a reçu une Intelligence, une Volonté, une Ame. C'est à ce petit Etre, que Dieu comunique la conoissance de ses Oeuvres, tandis qu'il la refuse au Soleil même. Disons donc, Qu'est-ce que l'Home! Non pas proprement, en le comparant à tous ces prodigieux Corps, qui roulent au dessus de nos têtes, mais qu'est-ce que l'Home, en comparaison de l'Auteur de toutes ces merveilles? Qu'est-ce que l'Home, par rapport à cet Etre suprême, qui a arrangé le Ciel & les Etoiles, ou plutôt, qui d'une seule parole a tiré cet Univers du néant, & y a mis le bel ordre

que

\* Spectacle de la Nature, T. IV. p. 7.

que nous y admirons ? Quelle distance entre une Nature si éminente, & une Créature aussi foible & aussi petite que l'Homme ! Cependant quelque grande que soit cette distance, nous l'allons voir, en quelque manière remplie. C'est la Bonté de Dieu, qui opère ce prodige. Dieu descend jusqu'à l'Homme, par ses bienfaits. Il en fait l'objet de ses soins, & malgré son néant & sa bassesse, Dieu ne semble s'ocuper que de lui. C'est ce qui faisoit la surprise du Prophète : *Quand je contemple les Cieux, l'Ouvrage de tes Doigts, la Lune & les Etoiles, que tu as arrangées, je dis, Qu'est-ce que le misérable Mortel que tu te souviennes de lui ! Qu'est-ce que le Fils de l'Homme que tu en fais l'Objet de tes soins !*

David oublie ici sa qualité de Roi, & se confond avec le reste du Genre-Humain. Il sent l'énorme petitesse de l'Homme, mais il n'en est que plus surpris & plus reconnoissant, de voir que Dieu ait daigné le traiter avec tant de distinction. Il est frappé de cette vérité si touchante, que l'Homme paroît être l'objet des complaisances du Créateur. Il trouve par tout une Main bienfaisante & des Soins paternels.

V. 6. *Tu l'as fait un peu inférieur aux Anges, mais tu l'as couronné de gloire & d'honneur. Tu l'as établi Roi sur les Oeuvres de tes mains ; tu les lui as toutes soumises.*

Il faut chercher dans l'Histoire de la Création l'explication de ces paroles. Le Psalmiste a visiblement en vûe le récit de Moïse. Nous lisons dans le I. Chapitre de la Genèse, que Dieu forma l'Homme à son Image, & qu'il lui dona l'Empire sur les Animaux \*. C'est là une belle prérogative de l'Homme. Il est couronné de gloire & d'honneur, par cette ressemblance avec la Divinité.

L'Ame de l'Homme fait proprement son excellence ; c'est dans son intelligence, que l'on peut d'abord remarquer quelques traits de l'Image de Dieu. Nôtre Ame, qui est la pepinière d'une infinité d'idées, ressemble en quelque manière à la Divinité par la faculté qu'elle a de penser. L'Esprit de l'Homme juge, raisonne & est capable d'un grand nombre de conoissances. Voilà donc quelques raïons de la Souveraine Intelligence ; mais avec cette différence, que cette faculté a chez nous des bornes assez étroites, & Dieu la possède dans toute la perfection possible. Cette noble faculté nous fait encore ressembler aux Anges, mais nous sommes au dessous d'eux, parce que leurs conoissances sont plus étendues que les nôtres. Quoi que nôtre Ame soit toute spirituelle, & d'une nature essentiellement différente de la matière, elle a cependant été

été unie à un Corps, qui nous assujettit aux passions & au péché. Les Anges sont des Esprits purs, & à cet égard nous leur sommes inférieurs.

L'excellence de l'Homme ne consiste pas seulement dans la spiritualité de son Ame, mais encore dans son immortalité, qui en est une suite. On sent assez le relief que cette prérogative donne à cette excellente partie de nous mêmes. Si l'on y fait bien attention, on trouvera que c'est là le plus beau fleuron de nôtre Couronne, on reconoitra que c'est ce que le Créateur pouvoit communiquer de plus grand à sa Créature, que c'est un des traits les plus brillans de son Image\*.

On doit donc avant toutes choses placer la gloire de l'Homme, dans son Ame, qui est capable de si nobles fonctions, & qui est destinée à l'immortalité. C'est proprement par cet endroit, que l'Homme ressemble à la Divinité; mais il lui ressemble encore par l'Autorité que Dieu lui a conférée. Il l'a fait son Lieutenant sur la Terre. C'est une espèce de Roi, qui est come chargé du Gouvernement de la Terre, & qui a inspection sur les autres Créatures. *Tu l'as établi Roi sur les*

\* Voyez ce que l'on a dit de l'Image de Dieu dans le Journ. Helvetiq. Décembre 1745 p. 497.

*Oeuvres de tes mains*, dit David; *Tu les lais-  
as toutes assujetties.* V. 7.

Prenons garde cependant, de ne pas trop enfler nos titres & nos prétensions. L'Homme ne doit pas, se regarder come le Roi du Monde. Il s'en faut bien, que tout ce qu'il y a dans cet Univers ne lui soit soumis. Quand David dit, que Dieu lui a *assujètti les Oeuvres de ses Mains.*, cela doit s'entendre des Créatures qui sont sur la Terre. Sa Domination ne peut pas s'étendre plus loin. C'est ce qui paroît clairement dans la Genèse. *Assujettissés la Terre*, dit Dieu à nos premiers Parens \*. Cela signifie donc, que tout ce qui environne l'Homme est dans sa dépendance, qu'il a le droit de disposer, pour ses besoins & pour son utilité, de toutes les autres Créatures qui sont sur la Terre.

Le Psalmiste, après *Moïse*, limite & détermine dans la suite ce pouvoir. Il le réduit principalement à l'Empire sur les Animaux. *Tout le gros & le menu Bétail, les Animaux mêmes qui vivent dans la Campagne, reconnoissent*

\* Quand il est dit dans la Genèse, que Dieu voulut que l'Homme dominât sur toute la Terre, le célèbre Barchart ne donne pas même à ces paroles un sens si étendu qu'on le fait ordinairement. Cela signifie seulement, selon lui, qu'il domine sur toutes les Bêtes à quatre pieds, qui sont sur la Terre, sans en excepter les plus sauvages.



noissent son pouvoir. Il dispose des Oiseaux de l'Air, & des Poissons de la Mer, de tout ce qui se fait un chemin au travers des Eaux. V. 9. 10.

On voit, dès le commencement de la Genèse, que tout ce qui est sur la Terre y a été mis pour l'Home. Il en est le Possesseur né. Il en est le Maître & le Gouverneur. *Tout est à vous*, dit Dieu à nos premiers Parens. Le Créateur, en plaçant l'Home sur la Terre, l'a assortie de tout ce qui étoit nécessaire pour les besoins & même pour l'agrément de celui qui devoit l'habiter. Elle lui fournit les Matériaux pour se loger. Elle lui fournit du Bois pour la Charpente, qui se tourne à son gré. Ce même Bois sert encore à l'entretien du feu, qui est d'un si grand usage dans la Vie. Elle lui fournit encore la Pierre, à l'aide, de laquelle il construit des Edifices également solides & comodes. Malgré sa dureté, elle obéit au Ciseau, & prend toutes les figures que l'Architecte veut lui donner. La Terre renferme dans ses entrailles les Métaux, & sur tout le Fer, qui est d'une si grande utilité. A tous égards, on peut la regarder come un Magasin où nous puisons tous les Instrumens qui nous sont nécessaires, & come un Arsenal, d'où nous tirons des Armes, ou pour

ata.

ataquer, ou pour nous défendre. Mais la Terre est sur tout une Mère féconde, qui fournit les Alimens à ceux qui l'habitent. Elle produit une infinité de Fruits agréables, de Plantes, & de Légumes, pour la nourriture de l'Homme. Elle pourvoit aussi à sa santé, par quantité de Simples propres à le guérir, dans ses Maladies. De quelque côté donc qu'on l'envisage, on voit clairement qu'elle a été faite pour le bien de l'Homme. Il est le Possesseur de tous ses Trésors & de toutes ses Productions. Il est l'Usufruitier des Oeuvres de Dieu, qui les a soumises, non seulement à l'usage de l'Homme, mais encore à son Gouvernement, pour mettre toute la Terre en valeur. Cet Empire le fait le Licutenant de Dieu, son Représentant sur la Terre. *Il l'a établi Roi sur les Oeuvres de ses Mains. Il les lui a toutes soumises.*

Le Psalmiste n'a point spécifié ces choses inanimées, sur lesquelles l'Homme a droit, il s'est contenté de le faire à l'égard des Animaux. On peut en donner cette raison, c'est qu'en cela il a imité la narration de *Moïse*, à quoi l'on peut ajouter que l'Empire sur les Animaux est le seul qui pourroit être contesté. Peut être aussi y insiste-t-il, parce que c'est la portion de nôtre Domaine, dont nous tirons le plus d'utilité.

*David* en a fait quatre Classes. Il parle d'abord des Animaux domestiques, tels que les Brébis & les Bœufs. Il parle en suite des Animaux farouches, connus sous le nom de Bêtes des *Champs*. Il fait encore mention des *Oiseaux*, & enfin des *Poissons*.

L'Home, come Roi de ce bas Monde, est le Maître de tout ce qui est privé de vie, & de tout ce qui respire. Dieu après avoir créé *Adam* avoit déjà fait comparoitre les Animaux devant ce premier Home, qui leur imposa des noms. C'étoit là une espèce d'hommage, qu'ils rendoient à leur Souverain.

Les Animaux domestiques sont destinés à obéir à l'Home, à le soulager dans ses travaux, à suppléer à ce qui lui manque de force, & à lui fournir des Habits & sa nourriture. Les Brebis & les Vaches lui donent des Ruisseaux de Lait. Outre cet Aliment, les Brebis ofrent encore à leur Maître de quoi se vêtir. La Laine qui les charge est toute pour lui. Il les dépouille chaque Eté de ce superflu, qui lui est fort utile & même nécessaire. Les Bœufs, qui ont la force & la patience en partage, le déchargent des fatigues du labourage, & lui cultivent ses Terres. Combien d'autres usages n'en retire-t-il pas? Qui n'admire-roit sur tout les secours que nous trouvons dans

dans la souplesse que Dieu a donnée à certains Animaux? Il les a rendus si disciplinables, qu'ils nous font d'un soulagement & d'une comodité infinie. Le Cheval, par exemple, & les autres Animaux semblables, se trouvent sous nôtre main, pour nous soulager dans nôtre travail, & pour se charger de nos fardeaux les plus pesans. Les Animaux de cette espèce sont nés pour nous porter, pour voiturier, & en général pour obéir à tous nos mouvemens. Voila coment Dieu a préparé à l'Homme des Domestiques obéissans, pour partager avec lui son travail, & même pour le dispenser de ce qu'il y a de plus pénible.

L'Empire de l'Homme sur les Animaux domestiques est tout à fait sensible. Ils sont, par manière de dire, nés ses sujets. Il les a toujours sous sa main, & il en dispose à son gré. Il n'en est pas de même des Animaux sauvages. Loin de reconoitre l'Empire, de l'Homme, ils vivent en guerre ouverte avec lui. C'est là une difficulté qui se présente naturellement sur cette matière. Voici coment on y a répondu.

Les Bêtes farouches ne sont redoutables pour l'Homme, que par leurs dents & par leurs grifes. Mais s'il n'a pas dans ses membres de si fortes armes naturelles, il a  
des

des Mains, dont la dextérité surpasse, pour se faire des Armes, tout ce que la Nature a donné aux Bêtes. Ainsi l'Homme perce de ses traits, ou fait tomber dans ses pièges, & enchaîne les Animaux les plus forts & les plus furieux. Il fait même les apprivoiser dans leur captivité, & s'en jouer come il lui plait. Il se fait flater par les Lions & par les Tigres, il monte sur les Eléphants.

Qui eut crû que l'Eléphant, cette Masse énorme, cet Animal qui a tant de force, qui eut crû qu'on pût l'apprivoiser, & l'employer même utilement à la Guerre? C'est pourtant l'usage qu'on fait en tirer dans les Pais Orientaux. Le Tigre, malgré sa férocité naturelle, s'apprivoise aussi, & ces mêmes Peuples savent s'en servir come des Chiens, à la Chasse des Bêtes fauves\*.

Je vai joindre ici le Portrait que nous a laissé de cet Empire sur les Animaux sauvages, un habile Peintre, dont le Pinceau embélit tous les sujets qu'il traite, quelque peu susceptibles qu'ils soient d'ornemens & de

\* Mahomet IV. Empereur des Turcs, grand Chasseur, avoit dans ses Equipages de Chasse, des Mutes de Tigres, dont il se servoit utilement. Encore aujourd'hui, quand les Arabes veulent prendre des Gazelles, qui sont des espèces de Daims, ils ont des Leopards dressés pour cette Chasse. Voyez les Mœurs & Usages des Turcs, à Paris 1747. Tom. 1. p. 125.

de graces. Voici coment il nous a fait sentir, que la main de l'Home, conduite par son intelligence, vient à bout des Animaux les plus indomtables.

„ La férocité des Animaux sauvages  
 „ n'empêche pas la Main de l'Home de les  
 „ mettre sous le joug, dit-il, & d'en tirer  
 „ profit, quand il en a besoin. Il est vrai  
 „ qu'elle est foible; elle ne sauroit tenir  
 „ contre la dent du Tigre. L'Eléphant la  
 „ romproit d'un coup de sa Trompe, & si  
 „ elle vouloit brider la tête du Chameau,  
 „ elle n'y pourroit pas atteindre. C'est pour-  
 „ tant cette même Main, qui met en cage  
 „ le Tigre & le Lion; C'est elle qui fait  
 „ passer des Eléphans d'une Région dans  
 „ une autre. La Main de l'Home apprivoise  
 „ l'Ours, qui la vient baiser, & atache  
 „ le Chameau, qui plie le genou pour re-  
 „ cevoir ses liens, ou pour prendre sur  
 „ lui la charge qu'elle lui prépare\*.

Les Animaux sauvages ne laissent donc pas d'être encore du district de l'Home. Il fait les ataquer & s'en rendre le Maitre. Ni leur légéreté, ni leurs finesces, ni les Bois, ni les Rochers qui les couvrent, ne sauroient les garantir de ses poursuites. Dieu a communiqué à l'Home une adresse capable de réduire

\* Spectacle de la Nature, T. V.

réduire les Bêtes les plus farouches. Après tout , il a l'industrie de les faire périr , & de se nourrir de leur chair. C'est ici le grand usage , qu'il tire de presque tous les Animaux , soit sauvages , soit domestiques. La plupart contribuent à sa nourriture , & le régalerent tour à tour de la délicatesse de leur chair.

On peut rapporter à cela les deux dernières classes , que *David* nous indique après *Mojè* , je veux dire celles des *Oiseaux* & des *Poissons*.

L'Homme a su étendre son Empire sur les Animaux même de l'Air. Leurs ailes légères les emportent , mais il les fait suivre par des traits encore plus légers , qui les atteignent , les percent & les abattent à ses piez. Quand il veut , il les prend vivans , ses filets les arrêtent , & privés de leur liberté , ils viennent réjouir par leur ramage celui dont ils sont devenus les Esclaves.

Quelque vaste que soit la Terre , l'Homme étend encore plus loin son Empire. Les Eaux les plus profondes ne sont pas des barrières assez fortes pour l'arrêter. Les Sentiers de la Mer lui sont connus. Il y poursuit les Poissons de toutes les espèces , & les fait servir ensuite sur sa Table. Les plus grands même , ces énormes Baleines , qui se pro-

mènent si majestueusement dans la Mer , & devant lesquelles on auroit crû que l'Homme n'auroit osé se présenter, il les attaque, il les darde, & s'enrichit après cela de leurs dépouilles.

L'Empire de l'Homme sur les Animaux ne doit point être regardé, come une Usurpation tyrannique. C'est un droit qu'il tient du Créateur. On ne doit point être surpris, si fort souvent il leur ôte la vie, pour entretenir la sienne; il paroît visiblement que l'intention du Maître de la Nature a été que l'Homme se nourrit de la Chair des Animaux, aussi bien que des Légumes\*. Il doit seulement prendre garde à user de cet Empire avec modération, & jamais d'une manière cruelle. Il doit sur tout en user avec reconnaissance pour son Bienfaiteur. Il doit imiter *David*, qui faisant, dans ce Psaume, le dénombrement des bienfaits de Dieu, le finit come il l'avoit comencé, en loüant Dieu de cette manière, *Eternel, nôtre Seigneur, que ton Nom est magnifique dans toute la Terre!*

Je vai ajouter ici quelques strophes de ce Psaume à celles que j'ai déjà citées. Je les tirerai aussi de la Version dont nous nous servons, mais qui a été retouchées par un Poëte, dont l'Ouvrage n'a pas encore vû le jour.

§.4. Tes

\* Voyez Journ. Helvétique. Février 1746. p. 114. & suiv.



V. 4.

Tes vastes Cieux, leur superbe étalage,  
Sont de tes Doigts le merveilleux Ouvrage,  
Où ta Sagesse, & ton Divin Pouvoir  
Par leur concert, à l'envoi, se font voir.

Quand le Soleil achève sa carrière,  
Le Firmament emprunte sa lumière,  
Et par l'éclat de mille Astres divers,  
Pendant la Nuit décore l'Univers.

En les formant, ta vaste Intelligence  
Régla leur cours, leur rang & leur distance;  
Toujours depuis, cet Ordre harmonieux,  
Sans varier, roule & brille à nos yeux.

Si quelquefois je consacre mes veilles  
A contempler ces sublimes Merveilles,  
Mon Cœur ravi, dans l'admiration,  
Prête à ma voix cette Réflexion;

Qu'est-ce que l'Homme, ô Dieu, que ta tendresse  
A son bonheur, chaque jour s'intéresse!  
Tu le préviens, & pour tout obtenir,  
Le Fils de l'Homme est dans ton souvenir.

Voici ensuite la description poétique de  
l'Empire de l'Homme sur les Animaux :

Tous les Troupeaux qui paissent aux Montagnes,  
 Ceux que l'on voit épars dans les Campagnes,  
 Les Animaux des Déserts & des Bois  
 Souffrent son joug, ou tremblent à sa voix.

De mille Oiseaux l'espèce différente,  
 Mille plaisirs, tour à tour, lui présente,  
 Et pour ses yeux, son oreille & son goût,  
 L'adresse ou l'art les lui soumet en tout.

Poissons divers, froids Habitans des Ondes,  
 Tous les détours de vos routes profondes  
 Par des Sentiers inconnus aux Humains,  
 Ne vous sauroient garantir de ses Mains.

En général, sur tout ce qui respire  
 L'Homme ici bas exerce son Empire;  
 Tels sont ses droits, & voici son devoir;  
 C'est son hommage au Suprême Pouvoir.





## ECLAIRCISSEMENT

Sur un Tableau de RUBENS.

**V**ous m'aprenés, MONSIEUR, que vous vous rencontrates dernièrement dans la Bibliothèque publique de Genève, avec quelques Etrangers. Il se trouva parmi eux un habile Peintre *Suédois*, qui voïage depuis quelques années, pour se perfectionner dans son Art. Vous vous fites un plaisir de le suivre, dans la Chambre de Peinture, pour entendre coment il jugeroit des divers Tableaux, que l'on y montre. Il vous parut content d'un Morceau d'Histoire du *Tittien*, & il y reconut ce Peintre sans hésiter. Il trouva fort belles plusieurs Mignatures de nôtre *Génevois Arlaud*, qui éfectivement a excellé dans ce genre de peinture \*. Nous avons son Portrait à l'huile, de la main de *Largilière*, qui atira aussi, pendant quelque tems, l'attention du *Suédois*. Il vous dit, que ce Peintre François s'étoit surpassé dans cette occasion.

Mais vous fûtes fort surpris de la manière dont il prononça sur un autre Portrait qu'on

K 2

lui

\* Voir son Eloge dans le *Journa. Hébrét.* Juin 1743.

lui montra, comè étant de la main de *Rubens*, & dont nous faisons grand cas. Il fit quelque geste, qui marquoit qu'il n'en convenoit pas: Il branla la tête, & vous dit ensuite rondement, qu'il ne reconnoissoit point là ce célèbre Peintre Flamand, qu'il n'y trouvoit, ni son goût, ni sa manière. Ce jugement d'un Connoisseur ne pût que faire quelque impression sur vous, de même que sur les Etrangers qui se trouvoient là. Vous vous adressés à moi, pour savoir si nous n'avons rien à opposer à ce doute; quelques faits, par exemple, la manière dont ce Portrait nous est parvenu, dans quelles mains il a passé depuis qu'il est sorti de celles du Peintre. Vous m'indiqués, qu'une Tradition bien suivie là dessus seroit la meilleure preuve que nous puissions produire en nôtre faveur.

Je comencerais, par vous prier de remarquer, que ce Tableau, ou ce Portrait, avoit été jusqu'à présent généralement reconnu comè étant de *Rubens*. Il a soutenu l'examen de quantité de bons Juges. Nôtre *Suèdois* est le premier, qui ait essayé de le dégrader. La voie que vous m'indiqués, pour le rendre à son véritable Auteur, & pour convaincre les Incrédules, est la meilleure.

Mais avant d'entamer la discussion que  
vous

vous me prescrivés, je dois comencer par vous rapeller le Portrait & vous en rafraichir la mémoire. On y voit le fameux Médecin de *Mayerne* peint en grand, c'est-à-dire jusqu'au genou. C'est un beau Vieillard, avec une barbe vénérable, la plus heureuse physionomie du monde, un air vif & serein, le port majestueux, habillé d'une longue Robe à l'Orientale, ou plutôt à la Polonoise, qui lui tenoit lieu de Robe de Chambre.

Outre la figure principale, qui se présente sur le devant du Tableau, le Peintre a placé, mais un peu dans l'éloignement, le Dieu *Esculape*, avec ses principaux atributs. Ils sont dans le goût symbolique des Anciens. On fait, que *Rubens* mettoit fréquemment un peu d'Allégorie dans ses Tableaux.

Quelquefois on représentoit *Esculape* simplement sous la figure d'un Serpent, pour marquer la prudence que doit avoir un Médecin. Mais le plus souvent les Grecs le représentoient come un Vieillard. Ils lui donoient une longue barbe, parce que l'expérience, produite par le grand nombre d'années, fait proprement l'habileté du Médecin. Il tient à la main, come un Sceptre, un Bâton noueux, qui désigne, dit-on, l'autorité du Médecin & les difficultés de son Art. Il est nu jusqu'à la Ceinture, pour apprendre

à ceux de cette profession à avoir de la prudence, & à ménager celle de leurs Malades. Les Grecs avoient soin sur tout de peindre chauve leur Dieu *Esculape*, pour faire entendre au Médecin, qu'il ne doit point laisser échapper l'ocasion. *Gui Patin*, décrivant tous ces attributs & se trouvant dans un accès de sa belle humeur, dit plaisamment, que tous cela est si fort tiré par les cheveux, qu'on ne doit pas être surpris, qu'*Esculape* en soit demeuré chauve\*.

Quelquefois on met une Pomme de Pin à ses piez, parce que les Noiaux ont quelque Vertu Médicinale, come on en peut juger par cette Inscription du Temple d'*Esculape*; *His-ce diebus Caio cuidam cæco Ora-culum*, Comedes Nucleos Pini una cum Melle per tres dies, & convaleuit.

On remarque dans ce Tableau, que dans la distribution de ces attributs, le Peintre s'est écarté, en quelques endroits, de l'usage ordinaire. La Pomme de Pin, que l'on met aux piez d'*Esculape*, il la lui a mise à la main. Le Serpent d'*Epidauré*, il l'a entortillé autour du Bâton noueux ou de l'espèce de Massue que tient ce Dieu. Il a encore mis de son chef, sur un petit morceau d'Architecture, cette Inscription, NON SINE NUMINE.

Peut-

Peut-être a-t-il voulu insinuer par là, que le Médecin a besoin de l'Inspiration divine, pour le diriger dans son Art: Peut-être aussi a-t-il voulu appliquer cette Dévise en particulier à *Mayerne*, qui sembloit avoir été favorisé du secours du Ciel, pour réussir si bien dans sa Profession.

Je ne dois pas oublier, *Monsieur*, de vous rappeler la beauté du Coloris de ce Tableau. Il a plus de cent ans, & les couleurs en sont aussi fraîches, que s'il sortoit de dessus le Chevalet. Voila qui doit déjà caractériser *Rubens*, qui a toujours été inimitable pour le coloris.

Vous vous attendés, sans doute, que je vous fasse un peu conoitre *Mayerne*, avant que d'examiner, qui est le Peintre qui l'a peint. L'Histoire du Portrait viendra ensuite naturellement après celle du Médecin lui même. Vous verrés qu'elles sont assez liées l'une avec l'autre.

*Théodore Turquet de Mayerne* naquit à Genève, le 28. de Septembre 1573. Quelques Auteurs ont dit qu'il étoit né dans un Village voisin, appelé *Mayerne*. Mais nous n'en conoißons point, qui porte ce nom. D'autres le font naitre à *Aubonne*, dans le Pais de Vaud. C'est aparemment une équivoque sur ce qu'il en fût Seigneur dans la

fuïte. Nous favons certainement, qu'il est né à Genève, & que Théodore de Bèze fût son Parain.

Il étoit Fils de *Louïs de Mayerne*, Auteur d'une Histoire d'*Espagne*, en deux Volumes in folio. *Louïs* s'étoit retiré à Genève, sur la fin de l'an 1572, à cause de la violente persécution que les Protestans souffroient en France. On lui avoit démoli à *Lion* deux de ses Maisons.

Le jeune *Mayerne*, aiant étudié, dans sa Patrie, les Humanités & la Philosophie, alla à *Montpélier*, où il s'apliqua avec succès, à l'étude de la Médecine, & y fut reçu Docteur.

De là il passa à *Paris*, où il eût le titre de Médecin ordinaire de *Henri IV.* En l'an 1600, le Roi le dona à *Henri*, Duc de *Rohan*, pour l'accompagner en *Allemagne* & en *Italie*, où il s'agissoit de négocier quelques affaires avec les Princes de ces Pais-là.

Quand il fût de retour, on le sollicita de se faire Catholique, mais ce fût inutilement. Il ne se laissa point tenter par les belles promesses qu'on lui fit. Il continua à être Médecin de *Henri IV.* Après la mort de ce Prince, il le fût encore de *Louïs XIII.*

En 1616. *Jaques I.* Roi d'*Angleterre*, fit demander, par son Ambassadeur à Paris,

Ma-



**Mayerne**, pour être son premier Médecin. Il se rendit à cette invitation. Il fit dans ce Pais-là une fortune éclatante. Il fût, en quelque manière, le Favori du Roi, qui aimoit beaucoup les Savans. Il eût le même Emploi de premier Médecin sous le Règne de *Charles I.*

Un Auteur a marqué sa surprise, sur ce que ce Médecin avoit été apellé à *Londres*, d'une manière si distinguée, & y avoit fait une fortune si brillante. *Etranger en Angleterre*, dit-il, c'est à dire; portant un titre d'exclusion & de mépris, si je l'ose dire, il arracha aux Anglois, toujours prévenus contre la Médecine Française, leur estime & leur confiance\*.

Voici coment on a jugé de ce Médecin en France. „ *Turquet de Mayerne*, Docteur de „ *Montpelier*, se rendit un des plus habiles „ dans sa profession, qui ait parû depuis „ plusieurs siècles. Il savoit parfaitement „ l'Anatomie & la Chimie. Etant fort riche, „ il n'épargna rien durant plus de cinquante „ ans, pour faire des expériences, & „ pour s'assurer de la vertu de la plûpart „ des Remèdes. Il se contentoit ordinairement des Végétaux & de la Diète. Il „ n'a-

\* Journ. des Savants, Février 1740.

„ n'avoit recours aux Minéraux, que quand  
 „ les autres étoient trop foibles \*.

Il est vrai, qu'on lui a reproché, qu'il ordonoit quelquefois des Remèdes trop composés. Il prescrivoit des mélanges de plusieurs ingrédients, qui n'étoient pas faits pour être associés, & qui peut être se détruisent l'un l'autre. La simplicité vaut beaucoup mieux que de semblables assemblages.

*Gui Patin* parle de *Mayerne*, dans sa Lettre VIII. écrite en 1645. Il dit qu'il vint à *Paris*, l'an 1602. „ Come il se piquoit  
 „ d'être grand Chimiste, il eût querelle  
 „ avec quelques Médecins de *Paris*... Il  
 „ est aujourd'hui fort riche en *Angleterre*.  
 „ Il se fait bien paier ses Consultations... Il  
 „ est Baron d'*Aubone*, belle Terre dans le  
 „ Pais de *Vaud*, proche de *Genève*, de laquelle étoit Seigneur, l'an 1560, *Spifame*  
 „ Evêque de *Nevers*, qui eût la tête coupée en 1566, come Adultère.

Dans une autre Lettre, *Patin* marque beaucoup d'emportement contre lui. Mais il suffit que *Mayerne* fût Chimiste, pour échauffer la bile de cet Esprit caustique. Il auroit voulu faire pendre tous ceux qui ordonoient l'Emétique.

.. Il faut convenir, que dans ce tems-là, la Chimie étoit une Science assez décriée,

\* Journ. des Savans 1693. p. 211. Edit. in 4to.

& on doit favoir gré à *Mayerne*, d'avoir su se mettre au dessus de cet injuste préjugé de son siècle. Outre les Remèdes que la Chimie lui fournit, elle le conduisit encore à des Découvertes utiles pour les Beaux Arts. Il trouva, par exemple, quelques belles Couleurs, qui manquoient à la Peinture en émail, sur tout le beau Pourpre, absolument nécessaire pour les Carrations. Des qu'il eût fait cette Découverte, il la communiqua incessamment au fameux *Petitot*, Genevois, qui étoit alors come lui, à la Cour d'Angleterre. Il le mit pat là en état de faire ces beaux Portraits, qui ont fait l'admiration des Conoisseurs, & qui ont immortalisé son nom.

*Mayerne* a été encore l'Inventeur de la fameuse *Eau Cordiale*, qui a été recherchée pendant long-tems. Vous savés, *Monsieur*, qu'elle a fait la fortune de quelques Apoticaire de nôtre Ville, qui ne pouvoient pas sufire à fournir tout ce qu'on leur en demandoit des Pais étrangers. Elle a un peu perdu de sa vogue, & a été, en quelque manière, suplantée par l'*Eau des Barbades*, qui lui ressemble beaucoup, & qui a quelque avantage sur elle. Il est vrai qu'on pourroit bien se passer de ces Liqueurs, qui à tout prendre, font plus de mal que de bien. Il

ne faudroit pas trouver mauvais, que *Patiz* eût ataqué l'Eau Cordiale de *Mayerne*, & l'eût mise au rang de ces Poisons sucrés, si propres à abrèger nos jours.

Nôtre Médecin ne se bornoit pas uniquement aux Sciences, qui sont du ressort de la Médecine. Voici un trait propre à lui faire honneur, & que je ne dois pas supprimer. Il parût une Brochure à Paris en 1743. dont le but étoit de faire l'Apologie d'un Livre intitulé, *Le Géographe moderne*. On y lit cette particularité

„ La Mappemonde, qui se voit sur le  
 „ Plancher de la Tour Orientale de l'Ob-  
 „ servatoire de *Paris*, n'est pas de l'inven-  
 „ tion de l'Académie. Le dessein en avoit  
 „ été présenté au Roi, dès 1648. par *Tur-*  
 „ *quet de Mayerne*. On ajoute, que quel-  
 „ ques Persones prétendent, qu'il avoit tiré  
 „ cette invention d'*Octavio Pisani*, Floren-  
 „ tin.

Quand je vous l'ai présenté come un habile Médecin, j'ai oublié de vous dire, qu'il entendoit très bien l'Anatomie, & qu'il étoit par conséquent fort propre à diriger un Chirurgien, qui opéroit sous ses yeux. Il lui arriva une fois d'en redresser un d'une manière qui lui fit beaucoup d'honneur. Nouvellement arrivé en *Angleterre*, il avoit ordo-

ordonné la saignée à une Dame de la première qualité, & il voulut y assister. Le Chirurgien, quoi qu'un des plus habiles de Londres, piqua inutilement la Veine deux ou trois fois, ou plutôt la manqua. Alors *Mayerne* saisit la Lancette, atrapa la Veine du premier coup, & fit la saignée fort heureusement.

*Mayerne*, quoi qu'étranger en *Angleterre*, se vit Conseiller & Premier Médecin de *Jaques I.* & jouit du même Emploi sous *Charles I.* Il est aisé de concevoir, que dans ce poste, il fit une fortune immense. Il acheta la Baronie d'*Aubone*, dans le Pais de *Vaud*, come je l'ai dit précédemment. Vous savés qu'elle appartient aujourd'hui à la République de *Berne*. Il mourut à *Chelsei* près de *Londres*, le 15. Mars 1655. âgé de 82. ans.

Il laissa une Fille unique, qui eût de grands Biens. Elle épousa le Marquis de *Montpouillan*, de la Maison de la Force, & Petit Fils du Maréchal. Elle mourut à la *Haie* en 1661.

*Mayerne* donna une de ses Sœurs à un Italien, qui a eu quelque réputation. Il s'appelloit *Jean François Biondi*. Il étoit né en *Dalmatie*, d'une Famille noble, l'an 1572. Il fût d'abord Secrétaire de l'Ambassadeur de *Venise*

*Venise en France.* Il embrassa en suite la Religion Réformée, passa en *Angleterre*, où le Roi *Jaques* lui fit une Pension de *Deux cent Livres Sterling*. Ce Prince le chargea de quelques Comissions secrettes, où il réussit. Pendant les troubles d'*Angleterre*, il passa en *France*, se mit en possession des Biens qu'il avoit eus de sa Femme, & sur ses vieux jours, il se retira à *Aubonne*, chez son Beau Frère. Il y mourut en 1644. Il fut enterré dans l'Eglise du lieu, où l'on lit encore aujourd'hui son Epitaphe \*.

Il est bien tems, *Monsieur*, de vous parler du Portrait. J'ai crû que ces particularités de la Vie de *Mayerne*, pourtoient vous faire plaisir, quoi que vous ne me les aies pas demandées. Pendant que ce Médecin étoit en *Angleterre*, il eut d'étroites liaisons avec *Rubens*. Quoi que tout le monde conoisse ce Fameux Peintre, ou au moins ait oui parler de lui, je ne laisserai pas de m'arrêter un peu ici, sur quelques particularités de sa Vie, que je crois qui vous feront plaisir.

*Paul Rubens* étoit né à *Anvers* en 1577. Il étudia fort bien les Belles Lettres, dans sa jeunesse. Il s'apliqua à la Peinture, où il fit des progrès étonans. C'étoit encore un Génie supérieur, capable de manier les plus gran-

grandes affaires. Le Roi d'Espagne l'envoia en Ambassade en Angleterre. Ce fut là où il peignit *Mayerne*, qui étoit son Ami intime.\*

Après la mort de ce Médecin, son Portrait passa à une de ses Nièces, qui mérite bien que je vous la fasse un peu conoitre. Elle s'apelloit *Louise de Frotté*. Elle fut mariée à un Seigneur Anglois, & devint par là *Mad. de Windsor*. Dès qu'elle fut Veuve, elle se retira à *Genève*, & y apporta le Portrait de son Oncle. Elle y mourut sur la fin de 1691. C'étoit une Dame d'un très grand mérite. Elle avoit beaucoup de génie naturellement, & l'avoit fort cultivé par la Lecture. Elle entendoit fort bien quatre Langues, l'*Espagnole*, l'*Italienne*, la *Francoise*, & l'*Angloise*. Elle parloit si bien ces trois dernières, qu'on auroit été embarrassé à conoitre laquelle étoit sa Langue Maternelle. Elle entretenoit un grand Commerce de Lettres, dans les Pais étrangers,

Elle

\* Rubens réussit à faire un Traité de Paix entre l'Espagne & l'Angleterre. Charles I. pour lui en marquer sa reconnoissance, détacha l'Epée qu'il avoit au côté, & la Bague, & le Cordon de son Chapeau, qui étoit de Diamans, & en fit présent à Rubens devant tout le Parlement. De retour en Espagne, il fut fait Camerier avec la Clé d'Or. Il retourna finir ses jours à Anvers, où il emporta 30. mille Ecus. Il mourut en 1640.

Elle avoit sur tout des liaisons étroites avec la célèbre *Hélène Cornara Piscopia*, Fille du Procureur de *St. Marc de Venise*, & qui étoit son Amie\*. Pendant plusieurs années, elle a été un des principaux Ornemens de notre Ville. Quelques Auteurs, qui ont donné une Liste des Femmes Illustres, y ont placé Madame de *Windsor*\*\*.

Cette Dame, en se retirant à *Genève*, y amena avec elle une autre Nièce de *Mayerne*, qui étoit de la Famille *Coladori d'Angleterre*. Elle hérita de Madame de *Windsor*, & par conséquent, elle eût le Portrait de *Mayerne*. Elle fût mariée dans la suite à Mr. de *Cambiague, Genevois*, mais qui avoit passé la plus grande partie de sa Vie en *France*, où il avoit amassé de grands Biens, & où il s'étoit fait des Amis d'un rang & d'un mérite distingués. Il survécût à sa Femme. Il n'eût point d'Enfans d'elle, mais il fût son Héritier. Le Portrait de *Mayerne* passa alors entre ses mains\*\*\*.

Il ne me sera pas difficile de vous informer présentement, Monsieur, de la manière dont ce beau Morceau de Peinture est parvenu à la Bibliothèque publique de *Genève*. J'étois en *Angleterre*, lors que *Georges I.* parvint à la

Cou-

\* Voici l'Eloge de cette Savante dans *Moreri à Comara*.

\*\* *Hist. des Ouvrages des Savans*, Mars 1692. p. 334.

\*\*\* Mr. de *Cambiague* est mort en 1728.



Courone. Je dinois un jour chez *Miledi Coladon*, qui devint dans la suite Sous-Gouvernante des Princesses. A ce Repas se trouva le Docteur *Wikar*, Doien de *Winchester*, & son Epouse, qui étoit de la Famille *Coladon*, Belle Sœur de *Miledi* & Sœur de *Mad. de Cambiague* \*.

Elle me dit à la fin du Repas, que *Mr. de Cambiague* son Beau-Frère avoit un beau Portrait de leur Oncle de *Mayerne*, peint par *Rubens*, qu'ils consentoient qu'il en jouit pendant sa vie, mais qu'elle me prioit de lui dire à mon retour, qu'ils souhaitoient que ce Portrait revint à leur Famille après sa mort, & qu'ils atendoient qu'il s'expliqueroit là dessus dans son Testament. Je promis tout, & ne fis rien, parce que pendant mon absence, le Propriétaire avoit fait présent du Portrait à la Bibliothèque, d'où il ne me convenoit pas de le faire sortir.

Il me semble, *Monsieur*, que voila une Tradition assez bien suivie sur ce Portrait, pour devoir entièrement dissiper les doutes du Peintre Suédois, qui n'y vouloit pas reconoitre la main de *Rubens*. Je suis &c.

L

DIS-

\* On a rapporté un trait d'esprit de cette Dame dans le Journ. Helvétique. Décembre 1746. p. 495.



gereux que la tempête, & qu'un sage Pilote ne redoute guères moins que l'Orage.

On demande lequel est le plus funeste de ces deux états ? Il s'agit de savoir lequel fait le plus de tort à la Société, de l'Ambition ou de Paresse ? Pour se déterminer plus sûrement examinons leurs effets. Je commencerai par ceux de l'Ambition.

On prétend que l'Ambition est le Vice des grandes Ames, qu'elle en marque l'étendue & la vigueur; qu'elle est en un mot, le sceau & le caractère de la Noblesse. Pour faire son Apologie, on ne manque pas de dire qu'elle ouvre l'Esprit, excite l'émulation & les talens; est même l'aiguillon & la compagne des plus sublimes Vertus; qu'elle élève l'Ame, & la conduit dans les sentiers de la gloire. Si cet Eloge étoit vrai & mérité, bien loin de condamner & de proscrire l'Ambition il faudroit la consacrer, & en faire l'apothéose, s'il est permis de parler ainsi. Ne lui prêtons point de noires couleurs; n'exagerons rien; mais aussi ne cherchons point à l'excuser par une indulgence blâmable; pesons-la au poids de l'équité, & jugeons-la par ses actions. Ne nous laissons point éblouir par son éclat, ni séduire par une fausse apparence de grandeur.

Qu'est ce que l'Ambition ? Un desir vé-

hément de s'agrandir & de surpasser ses Egaux, mais où sont ses limites, quelles sont les bornes que l'Ambitieux met à ses Projets ? S'arrête-t-il nulle part ; la Terre entière n'est elle pas trop petite pour un Cœur plus vaste qu'elle ? *Alexandre*, après avoir conquis la *Grèce*, la *Perse* & les *Indes*, semble chercher un autre Univers. Dévoré par l'Ambition, quel tort ne fit-il pas à la Société ? Oppresseur de la Liberté, il met dans l'Esclavage des Hommes nés libres : Usurpateur injuste, il dépouille de ses Etats un Prince légitime, & qui ne lui avoit fait aucun mal. Après avoir ravagé son Empire, lui avoir enlevé sa Mère, son Epouse, & ses Filles, il est cause de sa mort tragique. Conquérant injuste & cruel, il attaque des Peuples, qui conoissoient à peine son nom, que la Providence avoit séparés de lui par de vaste Mers, & qui lui demandoient instamment la Paix. Il porte le feu & le fer chés des Nations qui vivoient dans le calme & dans l'abondance. Come un torrent impétueux, il laisse par tout des traces funestes de son passage ; des Villes brûlées, des Provinces faggées sont les Monumens de ses Victoires, les trophées élevés à sa gloire. Je ne parlerai point ici de *Jules César*, qui ne pouvoit souffrir ni d'Egal, ni de

de Supérieur, qui foula aux pieds toutes les Loix pour s'élever sur ses Concitoyens. Fleau terrible, que le Ciel n'envoia que pour le malheur, la désolation & la ruine de sa Patrie : Il fut lui même la Victime de son Ambition ; car l'Ambitieux détruit sa fortune par les efforts, qu'il fait pour l'établir.

Les Ambitieux n'ont pas tous été des Vainqueurs & des Conquérans ; mais ont ils été moins fatals à la Société ? Considerés *Catiline* ; voïez ses complots tramés dans l'ombre du silence, déchirés les voiles dont la Nuit les couvre, vous aurés horreur des crimes que l'Ambition a enfanté : S'il eût pû exécuter ses desseins funestes, si ses fureurs eussent pû se répandre, si une Main sage, ne les eût arrêtées, *Rome* auroit été couverte de sang, des flammes dévorantes l'auroient consumée ; elle auroit été ensevelié sous ses ruines, & ses meilleurs Citoyens auroient été massacrés. Ce que les *Gaulois* & les *Carthaginois*, armés contr'elle, ne purent faire, un seul Homme l'eût fait ; lui & ses perfides Satellites eussent triomphé du succès de leur trahison. Un Homme Ambitieux est l'ennemi déclaré des autres Hommes ; toujourns prêt à sacrifier la Bonne Foi, la Justice, l'Humanité au desir éfréné de s'agrandir, il déchaîne les Vents, soulève

les tempêtes, produit ces affreuses Révolutions, qui précipitent les Etats les mieux affermis, renversent & désolent la Société.

Mais quels ravages ne fait pas l'Ambition, quand elle s'empare d'un Peuple entier ! Je n'en veux pour exemple que ces mêmes Romains dont je viens de parler : Ardents à envahir les Terres de leurs Voisins, ils avoient l'adresse de semer le trouble & la division parmi eux, lorsqu'ils n'avoient pas la force de les subjurer par la terreur des Armes. Il suffisoit qu'une Guerre leur parût utile pour qu'elle parût juste. Dans la dernière Guerre punique, ils rompirent sous les prétextes les plus frivoles le Traité solennel qu'ils avoient fait avec les Carthaginois. Ils ne vouloient autour d'eux que de vils Esclaves, tremblans sous le poids de leurs fers, & trop foibles pour briser leurs chaînes. Leur puissance; semblable à ces Feux qui consomment & dévore tout ce qui peut leur servir de nourriture, ne cessa de faire des ravages, que lors que se tournant contre elle même, elle détruisit le vaste Edifice que l'Ambition avoit élevé. Ce fût elle aussi qui renversa l'Empire d'*Alexandre*, qui devint un Théâtre d'horreurs.

D'où viennent ces Conjurations, ces Révoltes, ces Séditions, si ce n'est d'une  
Am-

Ambition immoderée ! Un Sujet ambitieux ne voit qu'avec peine un Maître au dessus de lui : Le Pouvoir le plus légitime lui est odieux ; le Joug le plus doux lui devient pesant ; il brule du desir de faire tomber la Courone de dessus la tête du Souverain, pour la mettre sur la sienne. Qu'on ouvre l'Histoire, on verra que les plus illustres Coupables ont été des Ambitieux. L'Ambition ne respecte, ni les nœuds sacrés de l'Amitié, ni la Religion du Serment, ni les liens du Sang : Elle rompt toutes les digues qui s'oposent à ses pernicious projets. Quand elle peut tout, elle croit que tout lui est permis. Elle a fait verser des Ruissaux de Sang, la Terre a été déchirée par ses mains, & couverte des débris de ses fureurs. N'a-t'on pas vû la cruelle *Cléopatre*, Reine de *Syrie*, l'implacable *Athalie*, le Poison, ou le Couteau à la main, faire mourir leurs Enfants, pour régner en leur place ? N'a-t'on pas vû une Fille barbare faire passer son Char sur le Corps sanglant de son Père, qu'elle venoit de faire assassiner, pour remplir son Trône \* ? L'Ambitieux après s'être élevé au dessus des Hommes, & avoir détruit cette égalité primitive que le Sage respecte toujours au milieu de la Grandeur & des Dignités,

L 4

Tullie, Fille de Servius Tullius, Roi des Romains.

a l'audace de vouloir s'élever au dessus de Dieu même. Il semble avoir honte de lui rendre hommage d'une Autorité qu'il tient de lui; il voudroit ne dépendre de Personne, régner d'une manière despotique sur les autres Hommes, & tenir tout dans sa dépendance. Il voudroit que la Terre se tût devant lui, & que tous les Mortels, soumis à ses ordres, ne brulassent de l'encens qu'à son honneur; mais le moindre Vent renverse cet Autel fragile, que l'Orgueil avoit dressé; l'Idole est foulée aux pieds, & n'a pas la force de se relever. L'Ambitieux si fier, si haut dans la prospérité, est l'Homme le plus humble, le plus foible, le plus abatú dans l'adversité; il n'a pas le courage d'en soutenir noblement le poids: Le plus petit revers l'acable, le consterne, & le faux Héros s'évanouit.

Le Pareilleux au contraire, se soutient dans tous les états; il se plie à tous les Evénemens, & à toutes les situations; jouissant des bones sans inquiétude, satisfait des médiocres, & s'acomodant aux mauvaises. Il sent moins vivement les biens, mais aussi les maux font moins d'impression sur lui.

*Plus riche de ce qu'il possède,  
Que pauvre de ce qu'il n'a pas.*



Les bornes de son Héritage sont celles de ses desirs. Il fait par temperament & par habitude, ce qu'il n'auroit peut-être pas la force de faire par raison. Il a reçu de la Nature ce calme parfait, cette quiétude que *Zenon & Epicure* ont cherché inutilement

Considérons à présent l'Ambitieux d'un autre côté, après l'avoir contemplé au milieu de l'éclat des titres & du pouvoir; voions le dans la retraite du Cabinet & du *Licce*. Ici nous ne déplorerons pas moins ses egaremens que nous avons gémi de ses fureurs. Qu'est-ce qu'un Home de Lettres ou un Savant ambitieux? Un Home, qui veut que les Muses obéissent aveuglément à ses ordres & reçoivent come des Oracles ses idées ou ses erreurs; s'érigeant en Dictateur dans la République des Lettres, il prétend qu'on encense à tout ce qu'il fait, & que la Renommée ne célèbre que ses Ouvrages. Il cherche malignement, dans ceux d'autrui, les plus foibles taches, afin de les grossir & les publier, tandis qu'il regarde come un crime, si l'on relève avec politesse les défauts des siens: Toujours en dispute avec ses Concurrens ou ses Rivaux, il ne peut souffrir ni d'égaux ni de supérieurs; il critique avec aigreur celui-ci, censure celui-là & flétrit sa réputation; il tâche d'obtenir  
par

par l'intrigue & par la cabale ce qu'il croit qu'on refuse injustement à ses lumières & à son esprit. Toujours prêt à former des Sectes & des Partis, dont il se plait à être le Chef & le Maître, s'il ne peut rendre son Nom illustre, par la supériorité de ses Talens & de son Génie, il tache du moins de faire parler de lui, par la singularité de ses idées & la hardiesse de ses paradoxes. De là cette multitude d'Hypothèses romanesques qui ont répandu tant d'incertitude sur les Sciences, & tant de nuages sur la Vérité.

La Paresse est peut-être le meilleur remède à ces maux. Je ne parle point de cet engourdissement, qui est come le sommeil & la léthargie de l'Âme, je parle de cette Paresse qui est naturelle à l'Homme; née avec lui: Il semble que la Providence nous l'a donnée come un frein salutaire pour moderer les Passions, & nous laisser ce calme qui nous dispose à écouter la Raison. Le Paresseux est en quelque sorte, une table rase, où l'on peut graver aisément la Vérité: C'est un Argile à qui l'Ouvrier peut donner la meilleure forme ou pour mieux dire, c'est un terrain froid & qui produit lentement, mais donc souvent de bons fruits: au lieu que l'Ambition est un terrain abondant, mais qui ne produit guères que des ronces & des épines.

En un mot, le repos est le but des desirs de tous les Humains. Si l'Avare amasse des Trésors, c'est pour en jouir dans l'heureux zèle que lui promettent ses Richesses. L'Ambitieux même, s'il souhaite d'aquerir des titres & de la puissance, c'est pour vivre dans le sein d'une tranquillité fastueuse: Au milieu du trouble de la grandeur, il voit en perspective ce calme fortuné qu'il espère. *Charles-Quint* vivoit plus heureux, plus content dans la solitude de *Saint Just.* que lors qu'environé d'une foule de Princes & de Sujets, il leur dictoit ses Ordres & les faisoit mouvoir à son gré. *Dioclétien* ne voulut pas quitter les Arbres qu'il avoit planté, & qu'il cultivoit, pour remonter sur le Trône Impérial. C'est ainsi qu'une douce Paresse entre dans tous les desseins de la vie, & contribue à nôtre bonheur: Elle tient la place de la patience, qui diminue les maux en leur cédant, au lieu qu'une résistance opiniatre ne fait que les aigrir & les augmenter. La Paresse est come une pente insensible, semée de fleurs, qui nous conduit au but, sans nous fatiguer. C'est un Ruisseau paisible, qui, sans bruit va se rendre à la Mer, au travers des Prairies qu'il arrose.

Mais c'est le plus grand des malheurs, dira-t-on, que la Paresse ait tant d'empire sur

sur nous ; elle anéantit, en quelque manière, nos talens & nos facultés ; elle jette les Hommes dans un Assoupissement funeste à la Société ; par tout où elle règne, les Arts, les Sciences & le Commerce languissent ; rien ne fleurit ni ne prospère. Je ne veux point faire l'Apologie d'une Paresse lâche & excessivé, qui plonge les Hommes dans l'ignorance & la barbarie, qui se refuse à tout, parce qu'elle n'est capable de rien. Mais il est bien rare de voir tomber les Hommes dans cette dangereuse indolence, qui les met hors d'état d'agir & de s'instruire : Ils sont trop sollicités par leurs besoins, trop excités par leur curiosité, & par leurs passions, pour s'arrêter dans la Carrière de la vie : Les habitudes sont trop fortes, l'agitation attachée aux affaires a pris de trop profondes racines, pour les pouvoir arracher aisément. Les Hommes sont emportés par un torrent plus fort qu'eux ; leur Vaisseau est souvent entraîné ça & là par les Vents mutinés ; trop heureux quand ils peuvent baisser les Voiles, pour éviter le naufrage.

Parlons sans figure, & dans la précision philosophique, ne vaut il pas mieux vivre avec une Personne qui ne vous fera aucun bien, qu'avec une autre qui vous fera du mal ? L'Ambitieux sans cesse inquiet & agité  
met

met son bonheur à troubler vôtre repos : Parcé qu'il ne peut-rester tranquile, il faut qu'il mette en mouvement tout l'Etat. Il ne conoit ni les devoirs du Citôien, ni les douceurs de l'Amitié, ni celles d'une étude paisible. Il n'a pour objet que sa propre gloire, & lui sacrifie toutes les obligations. Si j'avois à choisir j'aimerois mieux avoir pour Voisins les *Sibarites* mols & voluptueux, dont je n'aurois rien à redouter, que les *Romains*, dont l'Ambition injuste & cruelle m'en feroit tout craindre.

Remarqués que la Paresse éteint les autres Passions, ou leur ôte du moins leur activité, au lieu que l'Ambition se concilie fort bien avec elles, & leur laisse toute leur force. *Cesar* & *Alcibiade*, quoi que très ambitieux, n'en furent pas moins voluptueux. On ne peut pas dire de l'Ambition, que l'on guérit d'un Vice par un autre.

Les *Romains* ne sont pas les seuls, dont la funeste ambition a ravagé la Terre. *Pyrrhus*, qui fut leur Ennemi, dans un tems où l'équité & la moderation. les avoient rendus plus célèbres & plus respectables que leur valeur, *Pyrrhus*, dis-je, l'ambitieux *Pyrrhus*, après s'être rendu Maître de la *Macedoine*, de presque toute la *Grèce* & de la *Sicile*, porta ses Armes en Italie; il s'en promettoit déjà la Conquête, & n'atendoit

que ce moment, pour jouir enfin de ce repos fortuné, que sa fatale Ambition ne lui auroit jamais permis de goûter : Ces mêmes *Romains* l'arrêtèrent, au milieu de sa course, & désespérant d'en triompher, il court saccager la *Grèce*, assiége la Ville d'*Argos*, qui osoit lui faire résistance, & meurt enfin du coup d'une Tuile, qu'une Femme jetta sur sa tête, pour sauver son Fils, & que le Prince vouloit tuer. Triste fin d'un Ambitieux, qui mesuroit l'étendue de sa Puissance par le nombre des malheureux qu'elle faisoit.

L'*Europe* a vû, il n'y a pas long-tems, un autre *Pyrrhus*, non moins vaillant, mais aussi non moins malheureux. Après avoir promené son courage forcené & téméraire de Contrée en Contrée, après avoir parcouru come un Torrent tout ce qui s'oposoit à son passage, après avoir défolé la *Saxe*, le *Danemarck*, la *Pologne*, la *Russie*, trouva enfin un Ecueil à *Pultova*. Vaincu lui même, après tant de Victoires & de Conquêtes, apres avoir épuisé ses Etats d'Armes, d'Argent & de Soldats; il est forcé de chercher en fugitif, un azile chez les *Turcs*, qui le traitent moins en Prince qu'en Prisonnier.

Je ne conois de grands Rois, que ceux qui établissent leur Puissance sur l'Equité,

qui, Péres de leurs Sujets rendent leur Trône inébranlable en se bornant à la Conquete de leurs Cœurs; qui n'usurpant rien d'injuste par ambition, ne cèdent rien de légitime par foiblesse. Le plus grand honneur n'est pas d'ocuper la première place, mais de la mériter. La véritable Gloire consiste-t'elle à disputer à mains armées, un Coin de terre, qui suffiroit à peine pour ensevelir les Soldats que l'Ambition a sacrifié?

Le Paresseux a dans la lenteur de sa marche un caractère d'ordre & de prudence, au lieu que l'ambitieux brouille & confond tout par sa marche précipitée. Semblable à un Animal féroce, il laisse souvent échaper sa proie par son avidité à l'engloutir. Il voit sans cesse sur sa tête une Epée nue qui ne tient qu'à un fil très délié; les soupçons & la terreur l'accompagnent par tout.

La Paresse est come un Valon froid & stérile, qui ressemble à un Désert; les ornemens & les richesses de l'Art n'y paroissent point; les Ronces & les Epines y croissent parmi les Roses & les Violettes: l'Ambition est come une Montagne haute & escarpée où l'on ne monte qu'en tremblant, & qui est environée de toutes parts de précipices.

Ambition funeste qui après avoir dégradé les Anges rebelles, qui avoient l'audace de vouloir s'élever au dessus de Dieu même,

avilit l'Homme, dont elle fait le supplice, & qui se méconnoit jusqu'au point de se croire fort au dessus des autres Mortels, come s'il étoit d'une nature supérieure & qu'il eût droit de lui comander, ainsi qu'un Berger commande à de vils Troupeaux. Pour paroître plus grand aux yeux de ses Egaux, il voudroit les rendre petits, & éfacer en eux jusqu'aux traits de l'Humanité! Fatale Ambition, qui a renversé les Empires les mieux affermis, qui a désolé la Société par d'affreux ravages. Je réclame ici l'Histoire que tu as rendue le Théâtre de tes fureurs, j'en ateste ces Monumens de tous les Ages & de tous les Païs où l'on voit gravés en caractères de sang, les horribles traces de ton passage! Oui, de tous les Maux sortis de la Boete de *Pandore*, l'Ambition est le pire de tous; aussi vaste, aussi téméraire dans ses projets, qu'active & cruelle dans l'exécution, rien n'arrête & ne suspend ses coups inhumains. Si le Ciel est sourd à sa voix, elle ose interroger les Enfers; si le Ciel, l'Enfer & la Terre s'oposent à ses Entreprises, l'Ambition, aussi aveugle que hardie, se flate de surmonter seule tous les obstacles. Come elle a l'audace de tout tenter, elle croit pouvoir tout exécuter.

Après cela voudra-t-on encore lui comparer & lui opposer la Paresse, si foible, si



pesante dans sa marche, si timide dans tous ses desseins ! L'Ambition l'aura bien tôt écrasée, & s'enorgueillira fièrement de ses dépouilles.

Paresse indolente & obscure, on ne chante point vos hauts faits & vos triomphes ! Ensevelie dans une sombre langueur, vous dormés mollement sur un Lit de Roses ; vous ne menés point dans un Char pompeux une foule de Captifs, qui troublent les Airs de leurs gémissemens & du bruit de leurs chaines ; mais aussi vous ne trainés point à votre suite des Peuples désolés, des Nations ruinées, des Femmes & des Enfans plongés dans le deuil & le désespoir, qui redemandent à l'Ambition un Epoux & un Père quelle leur a ravi !

LOUIS XIV. ne conut combien l'Ambition étoit dangereuse, que dans cet instant terrible où les Grandeurs passagères de ce Monde disparoissent, pour faire place à celles de l'Eternité : *Mon Fils*, dit ce grand Prince, en s'adressant au Roi ; *J'ai trop aimé la Guerre, je gémiss aujourd'hui sous le poids de mes Victoires & de mes Conquêtes. Ce n'est que dans ce moment que je conois la fragilité & le néant de la Gloire. Gardés vous bien de la rechercher avec trop d'empressement, & de suivre en cela mon exemple. Aimés la Paix,*

qui fait la félicité des Peuples. Détéstés les Conseils pernicieux de l'Ambition ; elle a perdu les Conquêteurs. Cent Villes & cent Batailles gagnées ne dédomagent point de la mort d'un grand nombre de Sujets , ou de la perte de leur Amour.

Non , ce Prince ne m'a jamais paru plus grand & plus magnanime , que dans son Lit de mort , où l'on juge bien plus sagement des choses de la vie, que dans l'ivresse des grandeurs & de la prospérité. En vain un Poete trop flatteur lui avoit il dit ,

*Le Destin à tes yeux n'oseroit balancer :*

Affujetti à l'ordre de la Providence , come le plus vil de ses Sujets , tout cet éclat qui le distinguoit , se dissipe & s'évanouit ; il voit la Mort lever sur lui sa Faux tranchante , & le saisir au milieu du Louvre , ainsi que le Pauvre dans sa Cabane : Ces Gardes armés pour sa conservation ne sauroient le garantir de ses coups. Il aperçoit le Sépulcre , qui s'ouvre , pour recevoir sa proie , & qui va l'égaliser au reste des Mortels : Dépouillé de ses Titres , de ses Dignités & de son Pouvoir , il ne restera de cette haute Puissance , qui fait trembler la Terre , qu'un vain Nom ; & de toutes ses Richesses , qu'un peu de terre , avec laquelle sa cendre va être mêlée & confondue : Bien tôt on re-

connoitra à peine les vestiges de la place où il a passé : Après cela l'Ambition osera-t'elle encore se glorifier de quelque chose , pour contenter la Noblesse & nous flater de l'Immortalité ! Non , il n'y a de véritable Grandeur que dans la Vertu : Sans elle les Talens supérieurs ressemblent à ces Tourbillons , qui précèdent la Tempête , ou à ces Astres errans , qui n'annoncent que des calamités à la Terre ; au lieu que le Soleil , qui conserve un repos majestueux , s'échauffe & l'enrichit en donnant le mouvement à toutes choses.

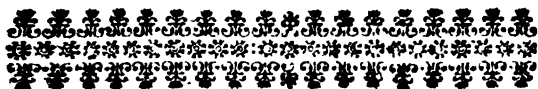
Si l'Ambitieux trouble la Paix de l'Univers , c'est pour l'envahir & la désoler ; il se fait centre de tout , & voudroit tourner à son usage & à son profit , ce que Dieu a fait & a destiné au bien de toutes ses Créatures. C'est un goufre , qui engloutit tout. Il arrête & éteint l'Emulation , en acumulant , sur sa tête , ces Honeurs , & ces Dignités , qui devoient être réservés à ceux là seuls qui , en connoissant bien les obligations & le poids , craignent de s'en charger. L'Ambitieux méprise les devoirs de Sujet , pour usurper les droits de son Souverain. Quand il ne peut pas faire valoir son Esprit & ses Talens d'une manière légitime , il souffle le feu de la Discorde , pour se rendre nécessaire dans le

trouble & la division. Il quite la place où la Providence l'a placé, pour en usurper une plus élevée, & la remplir avec plus d'éclat & de dignité. N'a-t'on pas vu dans le dernier siècle un Home né avec des talens éminens, mais avec une ambition égale à ses talens, les faire servir à saper l'Autorité Royale & élever sur les ruines du Trône & sur la Tête même de son Souverain, l'Edifice immense de sa grandeur & de sa fortune \*!

L'Ambitieux regarde le Crime qui l'élève, cōme une Vertu qui l'eunoblit: Il s'imagine que le succès justifie les plus grands forfaits: Capable de tout, hors de goûter un sage repos, il tourne sans cesse autour d'un pivot, monté par l'Ambition, & agite toute la Machine qui est dans sa sphère: On ne se rapelle son Histoire, que pour se souvenir des Maux qu'il a fait aux Homes, & pour remercier la Providence qui les a délivré d'un fléau si terrible: Aussi jaloux du bien qu'il ne fait pas, que glorieux du mal qu'il fait, il aimeroit micux perdre sa Patrie, que de la voir sauvée par les soins & le zèle d'autrui. Plûtôt que de s'aider des forces d'un autre, il courra le risque d'être écrasé sous les ruines du Bâtiment qu'il a ébranlé.

GENEVE le 22. Mai 1752. J.B.T.

\* Cromvel.



**A MESSIEURS LES JOURNALISTES,**  
*pour servir de Réponse au Savant Anonime, qui s'intéresse au succès du Journal Helvétique.*

**V**ous invités vos Lecteurs & vos Correspondans \* à vous apprendre ce qu'ils pensent de la Lettre, qu'un Savant Anonime vous a écrite sur votre Journal, & où l'on trouve plusieurs idées très judicieuses, & qui méritent bien votre attention. Comme j'ai l'honneur d'être un de vos plus anciens Correspondans, & que vous sçavez que je m'intéresse très sincèrement au succès de votre Journal, il me semble que cela me donne quelque droit à vous exposer mes idées avec liberté, & avec cette franchise que l'Amitié & votre invitation autorisent.

J'avoue, que si je ne consultois que mon goût, je serois tout à fait du sentiment de l'Anonime, sur la suppression, ou la séparation du moins des Nouvelles Historiques & des Enigmes ou Logogripes. Il me paroît que les Nouvelles Politiques & Histori-

\* Voyés le Journal de Juin 1752. p. 586.

ques ne sont pas assorties avec ce qui est purement Littéraire; ce mélange qui est souffert dans le *Mercur de France*, peut être à cause de la rareté des Gazettes & des Manuscrits, ne se trouve point en d'autres Journaux; cependant, je ne voudrois pas tout à fait le condamner. Vos Nouvelles sont écrites avec précision & impartialité, elles occupent peu de place, & je conois des Gens, qui ne prennent vôtre Journal, que pour être instruit, non de ce qui se passe dans la République des Lettres, mais de ce qui se passe dans le Monde.

A l'égard des *Enigmes* & des *Logogripes*, que je lis très rarement, j'aurois la même indulgence. Plusieurs Persones s'exercent à les deviner; en trouver la Clé, leur cause une sorte de satisfaction, qu'on ne doit pas leur dérober. C'est faire preuve de sa pénétration; l'on s'en félicite come *Archimède* se félicitoit de la solution du Problème le plus difficile. Il est vrai que même en Géométrie les Problèmes ne sont plus guères à la mode. Après la mort de Mrs. *Bernoulli*, qui prenoient plaisir à ces espèces de défis, & qui aimoient à jeter ces fortes de nuages & d'entraves sur les Vérités les plus évidentes, on en a reconu l'abus. Quelques Géomètres subalternes peuvent trouver, par un heu-

reux

reux hazard, le dévouement d'un Problème qui échapera à un Génie supérieur,

Le savant Auteur de la Lettre, que j'estime beaucoup, quoi que je ne sois pas entièrement de son avis sur les changemens qu'il vous propose, semble vouloir exclure de votre Journal tous les Sujets, excepté ceux de *Morale* & de *Métaphysique*, qu'il croit être aujourd'hui le plus à la mode. Je ne sai si à cet égard il ne se trompe point, & s'il a consulté toutes les voix des Gens de Lettres; il me semble que leurs suffrages se déclareroient plutôt en faveur de l'*Histoire Naturelle*, & des *Belles Lettres* ou même du *Droit Naturel*. En *Morale*, on a bien de la peine à trouver quelque chose à glaner après tant d'Illustres Ecrivains, qui ont moissonné ce Champ, avec succès. Il me semble que cette Mine, si riche autrefois, est aujourd'hui à peu près épuisée, & qu'on y trouve peu d'Or & d'Argent. C'est beaucoup si l'on en tire de l'Étain & du Cuivre; à qui d'habiles Ouvriers savent doner une couleur brillante & agréable. Quelques uns de vos Correspondans ont traité des Sujets de *Morale* très usés auxquels ils ont eu l'art de doner les graces de la nouveauté.

Pour la *Métaphysique*; c'est le Pais des Abstractions & des Chimères. Heureux qui y

voiage fans s'y égarer. Tout ce qu'on y veut faifir est fi fin & fi fubtil, qu'il nous échape lorsqu'on croit le tenir. On court après des Ombres, qui fuient à nôtre approche. Au lieu de la lumière qu'on cherche, on ne trouve que des lucurs. Je prie les plus habiles Méthaphificiens, de m'apprendre quelle est la nature de nôtre Ame, & quelle est celle de nos Idées? C'est dit l'Illuftre Fontenelle, une matière fi abstraite & fi fublime, qu'il n'est pas poffible à l'Esprit humain d'y trouver une entière certitude; ce fera pour lui une affés grande gloire d'avoir pû parvenir à des Doutes fondés & raifonnés: C'est beaucoup de favoir douter à propos.

Les Ouvrages sérieux peuvent faire honneur à leur Auteur. Mais ce ne font pas ceux qui aportent le plus de profit au Libraire. Rabelais fit un Livre favant, qui ruina fon Imprimeur. Pour le dédomager, il fit fon Gargantua, qui l'enrichit. Ce ne font pas auffi les Productions favantes, qui coutent ordinairement le plus; on peut faire parade d'érudition à peu de fraix: Il ne s'agit guères que d'ouvrir des Livres & d'avoir des yeux. Ce ne font pas d'ailleurs les choses les plus recherchées, qui font les plus utiles & les plus agréables. Les Découvertes les plus importantes font moins dûes aux

Mpi.



Maitres de l'Art, qu'a un heureux hazard. Il y a, dit Mr. de la Rochefoucault, de jolies choses, que l'Esprit ne cherche point, & qu'il trouve toutes achevées en lui même. Il y a des Fleurs, qui n'ont besoin pour croître & se développer que d'une douce Rosée, & des Raïons du Soleil.

Après tout, un peu de variété ne sied pas mal dans un Journal destiné à toutes sortes de Lecteurs: Leur goût étant si différent, ils ont aussi besoin d'une nourriture différente: Il faut, aux uns des Mets tendres & délicats; d'autres en demandent de solides & de plus grossiers. Il faut un assortiment qui convienne aux petits & aux grands Génies: Come il est difficile d'avoir de l'Esprit avec ceux qui n'en ont point, ceux qui n'en ont que médiocrement ne sauroient aussi ni goûter, ni approuver ceux qui en ont beaucoup. Il paroît que le Plan de votre Journal ne déplaît pas; peut être y auroit-il quelque danger à le changer. La plupart des Savans sont des espèces de Tirans, qui veulent tout ramener, tout assujettir à leurs Etudes, & à leur Art favori: Incapables de se plier à ce qui n'est pas l'objet immédiat de leur travail, ils traitent de frivole ou de dangereux ce qu'ils ne connoissent pas: Ils regardent come superficiel ce qui est clair &

& précis. Il n'est que trop ordinaire de médire de ce qu'on ignore.

Plus le Goût s'étend & se perfectionne , mieux on conoit le prix de toutes les Sciences & de tous les Arts. Ils sont tous Citoyens de la République des Lettres , & le bon goût n'en exclut aucun. Aussi *Cicéron* vouloit il que l'Orateur les cultivât tous avec soin , à peine de n'être jamais qu'un Orateur médiocre. Rien ne rend l'Esprit plus petit , que de le renfermer dans les bornes d'une seule Science , il s'agrandit & se fortifie en prolongeant sa carrière. Un Géometre , qui n'est que Géometre , ne me paroît pas plus utile qu'un Poete , qui n'est que Poete. Il nous importe bien plus de conoitre ce qui fait la droiture nos de Actions , que de savoir définir une ligne droite.

Un autre défaut , dans lequel on tombe , quand on se renferme dans la sphère d'une seule Science , c'est qu'on y rapporte toutes ses études & toutes ses recherches. L'Abé *Banier* trouvoit par tout l'origine des Fables. Certains Phisiciens trouvent sur la surface de la Terre , dans son sein , jusques sur les plus hautes Montagnes , des Monumens du Déluge. Un Home entêté de la *Pierre Philosophale* , la trouve jusques dans l'*Apocalypse*.

Il seroit à desirer , que le Directeur d'un  
Jou.

Journal, n'eût point de prédilection pour aucune Science particulière; & que, sans s'ériger en Dictateur de la République des Lettres, en Juge équitable il les protégéat toutes également. On réuniroit véritablement alors l'agréable & l'utile: Chaque Lecteur trouveroit dans le Journal ce qui lui convient, & ce mélange plairoit par une aimable variété. Mais où trouver un tel Directeur? Les *Fontenelles* sont rares; à peine un Siècle en produit-il deux ou trois.

Je conviens, qu'avec un goût si général, il est difficile d'être bien profond; mais l'on est aussi plus universel & plus clair, parce que chaque Science profite de la lumière de celle qui est voisine. Les Sciences s'éclaircissent & s'embéllissent mutuellement. Le Langage d'un Savant, qui n'est pas Savant est rarement la Langue du Goût: Il rebute quelquefois ceux qu'il veut instruire: Semblable à ces Persones, qui feroient presque haïr la Vertu, par la manière dure & sévère dont ils la présentent.

Le but d'un Journal est moins d'enseigner à fond une Science, que d'inspirer le desir de s'instruire, & de faire aimer les Beaux Arts. Et puis qu'il est permis de proposer des vûes nouvelles, pour faciliter leurs progrès, je prendrai la liberté de faire ici une  
Pro-

Proposition, qui paroitra un étrange Paradoxe à quelques Savans; c'est de soutenir les Thèses en François, & de les tourner en forme de Conférence. Cette manière est plus naturelle, plus facile, & plus agréable, que de procéder par Argumens & par Sillogismes; ce qui est une manière de la vieille Ecole, qu'il seroit bien tems d'abjurer & de proscrire. De cette manière les Sciences seroient à la portée de tout le monde, la Langue Françoisë étant répandue par tout, & ne manquant d'aucun termes propres aux Sciences. Le fameux *Régis* fit avec beaucoup de succès l'essai de cette méthode; & des Dames même assistèrent à ses Thèses de Philosophie.

Ceci, *Messieurs*, me rapelle les Eloges qu'on trouve dans vôtre Journal, & de Mr. *Cramer* & de Mr. *de Chézeaux*, il me paroît qu'à cet égard, come sur d'autres sujets, vos intentions, quoi qu'en dise l'Anonime, ont été assés bien secondées; il meurt peu de Savans en *Suisse*, du moins lors qu'ils ont quelque réputation, sur le Tombeau desquels on ne répande quelques fleurs, & il y a peu de matières, de quelque conséquence, sur lesquelles de *bons Esprits*, parmi vos Correspondans, ne se soient exercés. J'en pourrois nommer plusieurs, qui tiennent un

rang

rang distingué dans la République des Lettres, & à qui les plus beaux Génies n'auroient pas honte d'être associés. Il est vrai, que des Plumes assés médiocres ont aussi trouvé place dans vôtre Journal, mais toutes les Fleurs d'un Parterre ne sont pas d'un prix égal. Les *Violettes* & les *Amarantes* y sont mêlées aux *Jonquilles* & aux *Anemones*. C'est aux Talens à les cultiver & à en faire le choix.

Je pense donc, come le Savant Anonime, que vôtre Journal fait honneur à vôtre Patrie, quoi qu'il ne soit pas aussi parfait qu'on le desireroit, & que vous le souhateriés vous même; mais cette idée d'une perfection entière & absolue, n'est malheureusement qu'une belle idée. La pratique est presque toujours au dessous de la théorie; on ne passe guères de l'une à l'autre, que la spéculation n'y perde quelque chose. Il en est à peu près de ceci, come des Gouvernemens, qui sont incapables de perfection. Pour gouverner sagement un Etat, on est presque toujours obligé de faire céder de petits intérêts aux plus grands.

Continués, *Messieurs*, à rendre service à la République des Lettres. Vos succès feront la gloire de vôtre Nation, à qui il ne manque que d'être mieux contée, pour être plus  
esti-

estimée; ils exciteront une sage émulation parmi les Jeunes Gens, & les vrais Savans réveillés par le bruit des louanges, ou plutôt par leur amour pour les Sciences & pour les beaux Arts, sortiront de cette réserve, & de cette obscurité où la *Paresse* les tient ensevelis; si l'on peut nommer *Paresse*, l'étude & le travail de l'Esprit; qui est le plus noble de tous les travaux.

La recherche des Vérités naturelles & révélées est d'une trop grande importance, pour ne pas mériter toute l'attention des Gens de Lettres; aussi trouve-t-on, sur la nécessité de la Révélation un Morceau travaillé dans le *Journal Helvétique* de Mai 1752. page 428. Comme il ne s'agissoit là proprement que de l'Eloquence de la Chaire, on n'a pû s'étendre sur les preuves de la Religion Chrétienne, autant qu'on l'auroit désiré. Si l'on s'étoit proposé de traiter expressément ce sujet, auquel le judicieux Anonime semble s'intéresser si justement, on n'auroit pas manqué d'insister sur les rapides progrès de l'Evangile, qui est de toutes les preuves de sa sainteté, celle qui me paroît être la plus à la portée de tout le monde. En effet, peut on s'empêcher de voir qu'il falloit que cette Doctrine fût véritablement divine, pour vaincre tous les obstacles que le Monde,

les

les Préjugés & les Passions opoient à son établissement ? On n'est point surpris ; par exemple , que la Religion *Mahometane*, dont les Prédicateurs étoient des Conquêteurs , la fondent sur la Crainte , & l'étendent par la terreur des Armes. On a plutôt fait de subjuguier les Consciences , que de les éclairer. Ces Provinces ruinées par le fer & par le feu ; ces Villes ensevelies sous d'affreux débris , & dont les Cendres fument encore , sont les Monumens de leur fureur. Mais que des Homes foibles , qui avoient à combattre l'Autorité & la Puissance des Grands de la Terre , les obligent , par les seules forces de la Raison , à se soumettre à l'Empire de J. C. ; que des Homes simples , sans Lettres , & qui n'avoient pas honte de leur ignorance , triomphent des Savans & des Sages du Siècle , certainement des progrès si surprenans & si rapides ne peuvent être que l'Ouvrage de Dieu : Pour l'exécuter les Apôtres ne font qu'oposer la Patience aux Tourmens , & la Vérité à l'Erreur. A leur voix la Sinagogue est muette & confondue ; les Idoles du Paganisme tombent ; le Monde est étonné de se voir Chrétien. Si cet accroissement merveilleux s'est fait sans Miracles , n'est ce pas , come le dit un des Pères de l'Eglise , le plus grand de tous les Prodiges ?

Quelle admirable Religion, qu'une Religion, qui, après avoir changé l'Homme, change la Terre entière, & fait éclore, pour ainsi dire, un nouvel Univers, séjour de la Paix & de la Justice ! Cette semence, qui paroïssoit si petite & si méprisable, se développe, peu à peu, & vient enfin à former un Arbre, dont les Rameaux s'étendent de l'Orient à l'Occident ; toutes les Nations se réjouissent à son ombre, & ceux qui en mangent le fruit s'en trouvent plus forts & plus éclairés.

Cette sublime Religion, semblable à l'Or qui se purifie dans la Coupelle, sort plus brillante, plus lumineuse des Buchers allumés pour la détruire. Des Cendres des Martyrs naissent du nouveaux Fidèles.

L'excellence de la Religion Chrétienne, la beauté de ses Préceptes, la sainteté de sa Morale, ne se font sentir, qu'à des Cœurs bien disposés. L'Esprit a besoin de raisonner, pour en être convaincu. La preuve de sa vérité, tirée des Miracles, est contestée par les Incrédules ; ils ne veulent croire que ce qu'ils voient, ils ne sont persuadés que de ce dont ils sont les témoins & les spectateurs. L'accomplissement des Prophéties est éloigné, & nous laisse dans une sorte d'incertitude ; mais je défie ici l'Incrédulité la plus vétilleuse. Pour dissiper ses soupçons



& pour la confondre , je ne demande que de l'impartialité , & l'examen le plus attentif. La Religion Chrétienne subsiste ; on ne peut le nier ; elle s'est accrue & perpétuée sans le secours de la Crainte & des Promesses , malgré une infinité d'obstacles , au milieu des persécutions & des supplices. Loin de flater les Passions, elle leur déclare la guerre , loin de promettre des Biens terrestres , elle veut que nous en détachions nos Cœurs. Si elle nous fait espérer des Honeurs & des Richesses , ce sont des Trésors & des Dignités que l'Oeil n'a point vû , & que l'Esprit même ne sauroit apercevoir. Cette Religion ne peut être une de ces Fables que l'Imagination chérit , parce qu'elle l'a enfantée. Il faut donc que ce soit une Vérité lumineuse & céleste , qui s'est fait jour au travers des ténèbres les plus épaisses. Les Païens faisoient leurs Dieux méprisables , afin d'avoir droit de les mépriser ; mais la Raison seule ne sauroit nous avoir donné l'idée de cet Etre Tout Puissant & Tout Parfait , qui a créé ce vaste Univers & qui le gouverne avec une souveraine Sagesse. *La Raison , dit l'Illustre Fontenelle , conduit l'Home jusqu'à une entière conviction des preuves historiques de la Religion Chrétienne , après quoi elle le livre à une autre lumière , non pas contraire , mais différente , & infiniment supérieure.*

Je me suis, *Messieurs*, un peu étendu sur ce sujet, pour montrer que les Objets les plus importans peuvent être du ressort de votre Journal, & qu'en donnant quelquefois l'agréable & le superflu, vous ne négligés ni l'utile, ni le nécessaire. Je suis &c.



## AUX EDITEURS

*En leur envoiant une nouvelle Question.*

J'AI lû avec bien du plaisir dans votre dernier Journal, les Réponses à la Question que j'avois proposée dans celui de Mai. Elles sont très sensées, bien écrites, & le parti qu'ont pris leurs Auteurs est, à mon sens, le plus judicieux. Qu'il me soit permis d'en fortifier la preuve par une Réflexion des plus simples.

Il est certain que ce qui nous déplaît, ou que nous méprisons, soit par goût, ou par une disposition naturelle, que nous aimons à entretenir, ne nous affecte pas au point de produire, chez nous, une altération considérable & permanente. L'absence de l'Objet qui nous blesse, suffit pour faire cesser, ou diminuer le désagrément qu'il nous cause.

*Mais*

Mais si nous desirons d'être agréables à nos Egaux, dans l'espérance de quelque retour de bienveillance de leur part, & qu'au contraire nous nous apercevions, à n'en point douter, que nous leur déplaisons & qu'ils nous méprisent, cette humiliante impression se rendra assez forte, pour nous suivre jusques dans la solitude: Elle répandra, malgré nous, dans nôtre Ame, une amertume que les reflexions les plus sensées ne dissiperont pas facilement.

Il est donc naturel de conclure; *Que quand celui qui déplaît à tous, ou celui à qui tous déplaisent, seroient dans un égal degré de peine, le premier doit nécessairement être le plus malheureux, parce que cette peine sera, pour lui, de plus longue durée, en ne finissant point par l'éloignement de l'Objet qui l'a occasionée, tandis que le dernier aura très sûrement du relache, & même une forte de plaisir à fuir, ou à mépriser ce qui lui déplaît.*

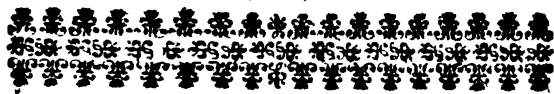
Come les Questions problématiques, relatives aux différentes situations de l'Homme, sont très propres à réveiller les Persones qui pensent, & à doner jour à des Vérités morales, à des Traits frapans, instructifs & même originaux, je hazarde d'en proposer une seconde. La voici.

## QUESTION.

On demande: *Quelle est la situation la plus disgraciée, ou celle, d'un Pauvre, qui a toujours faim, ou celle d'un Riche qui est toujours dégoûté.* J'invite, avec toute la considération que je leur dois, les judicieux Auteurs des Réponses précédentes, à nous doner leurs idées sur ce sujet. Je les crois trop éclairés, pour qu'il soit nécessaire de les avertir, qu'il s'en faut tenir précisément aux termes de la Question, & qu'il ne faut pas se presser de la décider, avant que de l'avoir approfondie. Un parti une fois pris, fait naître une prévention, qui ne sauroit s'accorder avec la nature d'un examen impartial.

Le 26. Août 1752.





## SENTIMENS PIEUX

Qu'inspire une Retraite champêtre.

**E**loignez-vous, vain Spectacle du Monde,  
 A votre éclat, je préfère ce Lieu.  
 Azile heureux ! Dans une Paix profonde,  
 Mon Ame vient s'y remplir de son Dieu.

Lors que, au matin, sous ces rians Feuillages,  
 De mille Oiseaux j'entends les doux Concerts,  
 Mon Cœur me dit, qu'ils chantent les Ouvrages  
 Et la Bonté de ce Dieu, que je sers.

Près d'un Troupeau, ce Pasteur, qui s'empresse,  
 Des Loups cruels brave ainsi les fureurs.  
 A son exemple ; il faut veiller sans cesse,  
 Pour me sauver de mes propres erreurs.

Ce clair Ruisseau suivra toujours sa pente ;  
 J'aime à le voir, il m'instruit dans son cours ;  
 Oui, c'est ainsi, que d'une Ame constante,  
 Vers vous, Mon Dieu, je dois marcher toujours.

Come au lever d'une Aurore nouvelle,  
 Ces Prez, plus beaux, de Fleurs sont revêtus ;  
 Ainsi mon Ame, à la Voix qui l'appelle,  
 Doit s'enrichir de nouvelles Vertus.

Suivons d'un Dieu les Volontez suprêmes ;  
 Sa Main puissante est nôtre unique apui.  
 Ouvrons les yeux, & lisons dans nous mêmes ;  
 Tout nous l'annonce, & nous ramène a lui.

Il fait briller cet Astre, doit les flammes  
 Parent les Cieux, nous donnent de beaux jours.  
 Bonté plus grande ! Il a formé nos Anes,  
 Pour le conoitre & pour l'aimer toujours.



A MR. LE C. C. DE N.....

O, qu'il est fâcheux que Thalie,  
 Refuse, Cher Ami, d'animer vos Chansons !  
 Et que son aimable folie,  
 Ne se prête plus à vos sons !  
 J'en gémiss & vous plains. Mais les plaisirs  
 & l'âge,  
 Ont leur tems fixé par les Dieux ;  
 Naître, vivre & finir, c'est le constant usage,  
 De tout ce que l'on voit de grand, de glorieux.  
 Mais ce Soufle divin, dont l'effort nous anime,  
 Se perdrait-il dans le Néant ?  
 Non : Son Essence est trop sublime ;  
 Un juste sentiment dans le Cœur même imprime,  
 Que les Dieux l'ont formé pour un bonheur  
 constant.

*Sur cette vérité , qui peut-être flotant ?  
 L'Éternité , pour moi , cesse d'être un abîme ,  
 Et j'y marche à pas de Géant.  
 Malgré le poids des maux & la vive souffrance,  
 Nourrtissez vòtre Esprit du bonheur qui l'attend :  
 Tournez vers son Auteur , vòtre reconnoissance,  
 Et jouissez de l'espérance ,  
 D'être un jour à jamais content.  
 Il est vrai , sur ce point , la dispute est célèbre ;  
 L'Incrédule s'épuise à se désespérer ;  
 Et sa foible Raison , facile à s'égarer ,  
 Se couvre d'un affreux ténébre.  
 Tout les deux sûrement , nous pensons mieux  
 que lui.  
 Et nous surmonterons toute crainte funèbre ,  
 Par vòtre confiance à ce grand point d'appui.*

G.....

M. D. M.





## NOUVELLES LITÉRAIRES.

**O**N imprime actuellement à *La Haie*, chez *Isaac Beuregard*, chez *Pierre Goffe*, & chez *Nicolas Van Daalen*, un Ouvrage, intitulé *L'Ésprit des Nations*, en 2. Vol. in 8°. L'Auteur est un des plus excellens Ecrivains François. Son Ouvrage est aprofondi, rempli de Remarques curieuses, de Recherches utiles, de Réflexions solides, & il est écrit très élégamment. Dès là, il n'y a pas lieu de douter, qu'il ne soit parfaitement bien reçu du Public. Sa prédilection pour la Nation Françoisé, quoi que touchée délicatement, & quoi qu'il insiste sur ses défauts, ne sera pas universellement aprouvée; mais où trouvera-t'on des Ouvrages, qui n'aient pas leurs endroits foibles, & qui ne donent aucune prise à la Critique?

Celui que nous anonçons est divisé en VI. Livres, précédés d'une Préface, dans laquelle l'Auteur done une idée de son travail. En voici quelques traits :

*De toutes les Recherches, dit-il, qui peuvent servir d'Objet à l'Ocupation de l'Home, il n'en trouvera jamais de si importante que lui même. Si l'Home, pris en particulier, est*  
le



le plus digne Objet de ses Etudes, que faut-il penser de l'Humanité en général & du Corps de toutes les Nations ? Cependant un Sujet si grand & si noble n'avoit jamais été traité. On s'étoit contenté de quelques Sentences décomposées, de quelques Définitions vagues, sans jamais tenter un Systeme général de l'Homme, qui, par le choix des Faits, la qualité des Principes & leur ordre, satisfait aux Phénomènes de la Morale, & ramena tout à un Caractère certain.

L'Auteur parle ensuite de la grandeur & de la difficulté de l'Entreprise, qui auroit dû l'éfrayer, & il entre dans quelque détail à cet égard. Après avoir recueilli, dit-il, un nombre immense de Faits & d'Usages, après avoir été comé acablé sous le détail, il faut l'épargner au Lecteur, régner sur ses Connoissances, souvent d'une Collection de Faits & d'Evénemens ne tirer qu'une seule Réflexion, ne prendre que la Fleur, n'extraire qu'un Caractère.....

L'Ordre, continue-t'il, qui doit enchaîner les Matières & les distribuer dans une place où elles s'éclaircissent & se fortifient mutuellement, ne demande pas moins de délicatesse. Il est question de rapeller les grandes Lectures à des Points fixes, de rassembler, sous un petit nombre d'Idées, les différentes parties de l'Histoire Universelle, & les Relations des

*Voïageurs. La multitude des Vices, des Rapports & des Combinaisons est infinie &c.*

Un goût pur & philosophique de dessein, l'a engagé à retrancher un étalage de Citations, avec lequel il lui auroit été aisé de multiplier les Volumes. Il n'en use qu'avec un Esprit de choix, d'œconomie, & autant qu'il est nécessaire, pour former ses preuves & égaier l'austérité du Raisonnement. Enfin il déclare, qu'il ne donne que le *Portrait de l'Esprit général des Nations; qu'il peint les Têtes & les Expressions générales.* Voilà qui concerne la forme.

*Pour le Fond, dit l'Auteur, il paroitra d'une extrême simplicité. Les Causes physiques se réduisent à l'Imagination & au Climat. Dans les Causes morales, ou plutôt dans leurs conséquences, on a toujours donné la préférence aux Idées simples. C'est ce qui deviendra sensible par les exemples...*

*La Liberté est l'état naturel de l'Homme, & sans doute le plus parfait. Ses influences n'ont pas moins d'efficacité sur l'Esprit, que sur le Cœur; sur les Sciences, que sur les Vertus Morales. Enfin la Prudence, qui fait régir les Etats, est certainement préférable à la Philosophie; la Philosophie est d'un prix supérieur aux Arts de l'Eloquence, de la Poésie, de la Peinture &c.... On verra, conclut l'Auteur, par la manière qu'il emploie, qu'il*

aura lieu de se flater d'une heureuse exécution, si elle a répondu à l'amour qu'il a pour la Liberté & la Société.

Le I. Livre traite en XII. Chapitres; du Génie des Nations; des Causes physiques de ce Génie; des états du Climat sur les Plantes & les Métaux; des Lieux particuliers; de la transplantation des Hommes & des changemens survenus aux Climats & aux Pais; de la couleur & de la figure des Hommes des différens Climats; du fond du Tempérament, des Maladies ordinaires & épidémiques, de la durée de la Vie, de la Sobriété & de l'Intempérance des Hommes; des autres qualités du Corps propres aux Nations des différens Climats, de la Voix & de la prononciation des Langues; des Habillemens; des Sensations en général & de leurs différens degrés; du Cœur & de l'Esprit, dont l'Auteur donne une idée générale; du fond du Caractère des Peuples, dont il porte un jugement sommaire, & de la différence entre les Historiens & les Philosophes.

Le II. Livre renferme XIV. Chapitres: En voici le sujet: Des Causes morales du Génie des Nations; des Institutions des Nations en particulier, & 1°. des Grecs; de l'Education des Grecs; des Institutions des Romains; que le fond du Génie Romain n'a.

point changé; des Institutions des anciens Peuples de l'Europe; que le fond du Génie des Nations modernes s'est conservé; de l'Education chez les différentes Nations de l'Europe & en particulier chez les François; des avantages de l'Education Française, & de l'Urbanité; de l'Urbanité & de la Politesse chez les autres Nations, des défauts de l'Education Française, de la véritable étendue du Caractère François; de la bonne Compagnie & de la ressemblance des François

Dans le III. Livre, l'Auteur parle du Gouvernement des petites Républiques & de leur génie. Il examine si les anciennes Polices étoient aussi parfaites & aussi savantes que les modernes, & parle de leurs avantages. Il traite des défauts des Gouvernemens de la première Antiquité, dans la Morale & dans la Loi civile; des défauts des premiers Gouvernemens politiques, prouvés par l'exemple de l'Égypte; du Gouvernement & du Génie des Chinois & des Peuples de l'Orient moderne; des Japonois; des signes du Despotisme dans le Caractère d'une Nation; des signes & de l'amour de la Liberté, avec des exemples des différentes espèces de Liberté; du fond de Gouvernement général convenable au Génie des Européens & des Peuples Septentrionaux; du fond de Gouver-

nement, propre au Génie des *François*, & de leur amour pour leur Roi. Il donne un parallèle des Guerres Civiles d'*Angleterre* & de *France*. Il parle de l'Oeconomie publique; des différens Gouvernemens, par rapport aux Vertus & aux Talens; des Arts sérieux; des Qualitez politiques & des Vertus morales, relatives à l'intérieur de l'Etat; des Vertus qui ont rapport à l'Etranger; des changemens arrivés, & du caractère de la Politique moderne.

Le IV. Livre, qui traite de la Religion, contient XVII. Chapitres, où l'on parle; de l'Origine des Fables; des sentimens des Anciens sur la Divinité; des Esprits; de la Religion publique & du Penchant au merveilleux; des Miracles; de l'Enthousiasme des Prophéties; du Culte extérieur, des Fêtes, des Ablutions, des Pénitences, des Cérémonies &c; de la Magie, des Allégories, des Mistères; de la clarté de la Religion Chrétienne, par opposition aux Mistères des Paiens; des Ministres de la Religion chez divers Peuples; de l'Esprit de Tolérance & de Profélitisme.

Le V. renferme XXIV. Chapitres, qui traitent des Arts de l'Architecture & de la Sculpture, & de l'Esprit des Nations à cet égard; de l'Eloquence des Orientaux & de leur Génie dans la Peinture & la Poësie.

de l'Éloquence des Peuples modernes ; de la Corruption du goût en France ; de la Poésie ; des Spectacles ; de la Philosophie ; des Philosophes anciens & modernes , de la Philosophie de différens Peuples ; de la Philosophie moderne , de la Métaphisique , de la Logique , & des Scolastiques ; des Mœurs ; de la manière dont les différens Peuples en ont usé envers les Femmes ; des Dames Grèques ; des Dames Romaines ; de l'Amour chez les Européens ; du Génie des Barbares &c.

Le VI. & dernier Livre contient VI. Chapitres , où l'Auteur fait conoitre l'Époque par laquelle on doit juger d'une Nation ; la difficulté de traiter les caractères de certaines Nations , & les contradictions apparentes ; les Causes de la décadence du Génie & des Arts , 1°. en Italie , & les circonstances actuelles de la Nation ; les compensations dans les Vertus & dans les Arts , particulières aux Siècles & aux Nations différentes ; les pertes & les compensations de ces Siècles , dans la Philosophie & la Société. Enfin l'Auteur porte un Jugement sommaire , par forme de Récapitulation , sur la préférence entre les Nations.

• Telle est l'Idée générale , & la Disposition particulière de cet Ouvrage. On peut juger  
des

dès là, s'il est intéressant & curieux. Tous ces différens Articles sont traités d'une manière judicieuse: On y remarque un Philosophe éclairé & un Ecrivain élégant & délicat.

**M**R. de La Beaumelle, qui a donné diverses Pièces dans nôtre Journal, s'est aquis beaucoup de réputation en *Dannemarck*, où il est actuellement. Il a été fait, depuis peu Professeur en Belles Lettres & en Langue Françoisse; & il donne au Public un Ouvrage périodique fort estimé, intitulé *La Spectatrice Danoise*.

**L**E *Museum Helveticum* continue de s'imprimer avec succès à *Zurich*. On y trouve des Pièces savantes & utiles, sur différentes Matières intéressantes. M. le Professeur *Zimmerman* spécialement y a donné d'excellentes Dissertations sur les Causes de l'*Incrédulité*, & sur la simplicité requise dans la manière d'enseigner la Théologie.

**O**N imprime par parties, à *Bâle*, chez Mr. *Thurneisen*, Description des Curiosités historiques & naturelles du Territoire de *Bâle*, où l'on trouve bien des choses intéressantes.



## LES FAUSSES DEVOTES.

*EXTRAIT d'une Lettre de Rouen, Capitale de la Normandie; du 1. Août 1752.*

**L**ors que *Salomon* disoit que la colère du Lion étoit terrible, il n'existoit sans doute point encore de faux Dévots, & sur tout de fausses Dévotes, dont le courroux est mille fois plus à redouter que celui de ce Roi des Animaux. On peut être en garde contre ce dernier, éviter sa fureur par l'adresse, ou la rendre inutile par la force, & s'en garantir de mille façons différentes. Echaper au contraire aux poursuites d'un Dévot, c'est une chose impossible. Ennemi irréconciliable, d'autant plus dangereux qu'il est caché & qu'il en impose par le Voile de la Pieté, dont il se masque, il viendra à bout de donner, tôt ou tard, des preuves de son ressentiment. Les ruses, les fourberies, les mensonges les plus atroces, les vices les plus illicites, tout sera mis en usage, pour perdre l'Objet de sa haine & sans une protection particulière du Ciel, on ne sauroit résister à leurs machinations. Le nom seul de faux Dévot, désigne une Personne capable des plus grands Crimes, puis qu'il



qu'il n'en est point de plus atroce, que de se jouer, de la Religion & de Dieu même. Quoique l'on ait une multitude d'exemples qui prouvent à quels excès peut se porter un faux Dévot, je doute qu'il y en ait de plus frappant, que celui qui vient de fournir matière à un Procès devant l'Officialité de *Roüen*. Voici le fait.

Un Curé de cette Capitale, avoit dans sa Paroisse, qui est celle de *St. Godart*, deux Femmes, aussi belles, que galantes. Plus dévotes à *Vénus* & à *Cupidon* qu'à aucun des Saints & des Saintes du Paradis, elles résolurent de se vouër au service de l'Amour, pour lequel elles se sentoient tant de penchant. Mais pour éviter le scandale & l'infamie, compagnes inséparables de la profession qu'elles embrassoient, elles prirent le parti de jouer le rôle de Dévotes. Elles eurent même, la précaution de ne recevoir, dans les comencemens, que des Persones engagées par état à une discrétion à toute épreuve, & pendant quelque tems, elles furent parfaitement en imposer. De longues Robes noires de la dernière simplicité, du Linge uni, des Mouchoirs de ne largeur excessive, des Manches bantes presque sur les bouts des de  
des Jupes à fleur de terre, des C<sup>opo</sup>

abâtilles, un Cordon de St. François en guise de Ceinture, formoient un extérieur, dont on étoit naturellement dupe, sur tout, le voyant soutenu par des Confessions & des Communions journalières, de fréquentes Visites aux Hôpitaux, des Charités abondantes & des Conversations pieuses.

Cependant, la Vérité, semblable au Soleil, que les Nuages les plus épais ne peuvent obscurcir long tems, comença peu à peu à se découvrir. Le goût de ces Delles pour les plaisirs étant excessif le nombre des Amans se multiplia extrêmement. On comença à avoir de la défiance, & à épier les démarches de nos Dévotes, l'Envie s'en mêla & la rivalité porta le dernier coup à leur réputation. Le Voïsinage ne pouvant plus douter de l'irrégularité de leur conduite, s'en scandalisa, prétendit en être incomodé & en porta des plaintes à un Comis de la Ferme des Aides, chez qui elles avoient leur Apartement. Celui-ci douta d'abord de la réalité des plaintes qu'on lui faisoit, mais elles furent si souvent réitérées, que ne sachant plus que croire & ne voulant rien prendre sur lui, il renvoia les plaignans à la Police; qui, donna ordre aux Delles de déloger. Que l'on se forme, si possible une idée de leur fureur à toute ça; cette

cette nouvelle. Elles vouloient prendre tout le Voisinage a partie, si leurs Amans intéressés a éviter les informations & l'éclat, ne les eussent prudemment engagé à changer tout uniment de Paroisse. Elles se retirèrent dans celle de *St. Michel*, bien résolue de se venger de l' affront qui leur avoit été fait dans leur précédent Quartier :

Elles cherchèrent d'abord à doner une grande idée de leur prétendue pieté, & à se concilier l'estime & les bones graces de leur Curé, & de leur nouveaux Voisins. Elles n'eurent pas de peine à y réussir, & l'austérité de leur extérieur en imposa si bien, qu'on regardoit ces deux Hypocrites, come de véritables Saintes, & qu'on n'en parloit qu'avec admiration. Conservant toujours leurs idées de vengeance, elles demanderent au Curé un Certificat de leur bone conduite : Il se fit un plaisir de le leur doner, dans les termes les plus propres a exprimer la haute opinion qu'il avoit d'elle. A l'exemple du Pasteur, plusieurs autres Eclésiastiques, les uns trompés par l'apparence, les autres entraînés par l'intérêt qu'ils prenoient en ces chères Dévotes confirmèrent le Témoignage du Curé. Afin de le rendre plus authentique, voulurent encore le faire approuver

Curé de *St. Godard*, de la Paroisse duquel elles avoient été chassées. Pour cet éfet elles prièrent celui de *St. Michel* de rendre visite à son Confrère & de l'engager à ce qu'elles souhaitoient. Quoique le Curé de *St. Godard* n'eût eû aucune part à l'expulsion de ces Delles. il en avoit entendu parler & ne voulut point accorder le Certificat qu'on lui demandoit. Nos Dévotes, vivement piquées de ce refus, perdirent de vue les autres Victimes de leur ressentiment; le Curé & le Comis chez lequel elles avoient demeuré en devinrent les seuls Objets. Ce dernier par leurs Intrigues fût bien tôt démis de son Emploi: Cette perte lui fut d'autant plus sensible, que n'étant pas riche, il étoit fort embataillé de pourvoir, d'une autre manière, à sa subsistance.

À l'égard du Curé, son caractère d'honnête Home & sa pieté reconue rendoient sa perte plus difficile; mais quels obstacles pourroient arrêter deux Femmes, & sur tout deux dévotes, qui n'écoutent que leur haine & leur ressentiment! Voici quels artifices celles-ci mirent en usage pour satisfaire leur injuste passion.

Ne Quoiqu'elles eussent des Directeurs assignés pour leurs fréquentes Confessions, elles échangèrent presque tous les jours de

Confesseurs, & déclarèrent à tous : Que le Curé de St. Godart, les avoit voulu plusieurs fois séduire dans le Tribunal de la Penitence; qu'elles avoient appris d'ailleurs qu'elles n'étoient pas les seules auprès de qui il avoit fait de pareilles tentatives; que c'étoit même pour cette raison qu'elles avoient quitte sa Paroisse; que comme la chose leur paroissoit de la dernière conséquence, elles s'étoient vües obligées, en conscience, d'en faire la déclaration; qu'elles pensoient même qu'il étoit de la Charite chrétienne d'en avertir M. l'Archevêque, pour prévenir les maux & les scandales, qui pourroient en arriver; - & qu'en conséquence elles permettoient de lui révéler cet article de leur Confession.

Les plus judicieux de ceux auxquels elles s'adressèrent, & qui conoissoient le Curé de St. Godart, n'ajoutèrent point foi à ces Calomnies, & ne voulurent point en parler à M. l'Archevêque; mais le plus grand nombre ne jugea pas si sainement, & plus de 30. Eclésiastiques déclarèrent successivement au Prélat, ce qui leur avoit été dit.

Toute la bone opinion que l'Archevêque avoit toujours eü du Curé de St. Godart, ne püt tenir contre une telle acufation, soutenüe par un si grand nombre de Déposans. Cependant, pour éviter le scandale,

Il envoya chercher le Curé, & après une Mercuriale des plus vives, il lui ordonna de se démettre au plutôt de sa Cure, s'il ne vouloit pas qu'il le livrat a la Justice. Le Curé, étourdi des reproches & des menaces de son Archeveque, étoit d'autant plus embarrassé à lui répondre, qu'il en ignoroit absolument la cause. S'en étant enfin éclairci, il protesta de son innocence & déclara; *Que come il n'avoit jamais desiré les Dignités Ecclesiastiques, il étoit prêt a lui remettre celle qu'il possedoit; mais qu'il ne le feroit qu'à une condition, c'est que sa Grandeur le declareroit auparavant innocent de l'horrible accusation intentee contre lui, dont il croioit que la conduite qu'il avoit toujours tenue auroit dû le mettre à couvert*: Le Prélat, trop prévenu, bien loin d'écouter ses raisons, réitera ses menaces & les ordres & le Curé fut obligé de se retirer, fort incertain sur ce qu'il avoit a faite. Il demanda conseil à plusieurs de ses Amis, qui tous furent d'avis, qu'il devoit bien se garder d'obéir, puisque, dans cette occasion, ce seroit faite une espèce d'aveu tacite du crime dont on l'accusoit. Qu'il devoit au contraire se reposer sur son innocence, qui trouveroit autant de Défenseurs, qu'il y avoit de Personnes, qui le connoissent; que pour eux; ils alloient mettre tout en usage pour lui

rendre service & découvrir les motifs & les Auteurs de ces Calomnies atroces.

Parmi les Persones, qui lui donoient de pareilles assurances, il y avoit quatre des plus fameux Avocats du Parlement. Acoutumés à débrouiller les Affaires les plus obscures, ils suivirent celle-ci avec tant d'ardeur & d'aplication, qu'ils vinrent à bout de l'éclaircir. L'un deux entr'autres, apellé Mr. *Thuart*, fit, pour ainsi dire l'impossible, dans cette occasion. Le Certificat refusé aux Dévotes, par le Curé, le mit sur les voies; & il fût confirmé dans ses soupçons par le Comis, qui ayant employé ses Amis pour être rétabli, aprit, dans les Eclaircissemens qu'il eût avec le Directeur de son Bureau, que sa démission étoit l'Ouvrage des deux Dévotes & de leur Cabalé. Alors Mr. *Thuart* ne doutant pas que ces deux coups ne partissent de la même main, fit épier la conduite de ces deux Filles & tacha en même tems de tirer quelques éclaircissemens de M. l'Archevêque même, & des Persones qui étoient dans sa confiance. Toutes les circonstances réunies, bornèrent un Corps de preuves suffisant, pour déterminer ce zélé Défenseur de l'Innocence, à faire ataqer par le Pasteur ces Galantes Dévotes, & à les poursuivre come Infamés & come Calomniatrices. Cette Affaire aiant

été plaidée devant la Cour du Bailliage, les deux fausses Dévotes, après avoir été convaincues de débauche, de sacrilège & de calomnies, furent condamnées, à faire trois jours consécutifs Amende honorable, la Corde au Col & la Torche au poing, devant la principale Porte de l'Eglise Paroissiale de St. Godart, devant celle de la Métropole, & devant celle du Palais, où elles déclareroient, à haute & intelligible voix, que, témérairement, malicieusement & calomnieusement impulsées, elles avoient noirci & difamé la réputation du Curé de St. Godart, en le chargeant de Crimes dont il étoit innocent; que de là elles seroient conduites à la Place apellée La Rouge Mare, & à celle de la Vieille Tour, où elles seroient attachées au Carcan, aiant devant elles un Tableau, avec cette Inscription: Créatures infâmes, & horribles Calomniatrices. Ensuite de quoi elles seroient bannies de la Ville, & tenues de garder leur Ban sous peine de mort.

Come on prenoit beaucoup d'intérêt au Curé de St. Godart, qui étoit généralement aimé & estimé, on peut dire que sa justification a causé dans cette Ville une joie universelle. On a été charmé de la protection visible que le Ciel a accordé à la Vertu, & on ne peut assez doner d'éloges au fameux Avocat qui a été l'instrument dont il s'est servi pour la faire triompher de la Calomnie.





## L'AVARE VOLE'

*Histoire extraite d'une Lettre récente de Paris.*

UN Home assés riche , mais dont l'avarice étoit extrême, logeoit à un 3<sup>me</sup>. Etage , dans une Maison de l'Isle St. Louis , qui est un Quartier de Paris assés retiré. Un Chat formoit sa Compagnie , & ce pauvre Animal étoit obligé de se dédomager chez les Voisins du peu de nourriture qu'on lui donoit à la Maison. Du Pain & de l'Eau faisoient toute celle de son Maître, qui regrétoit encore beaucoup cette chétive dépense. Uniquement occupé d'entasser Ecu sur Ecu , son Cofre-fort étoit son Idole , & il avoit pour lui tant de vénération , qu'il n'y touchoit qu'en tremblant. Ordinairement les Homes de ce caractère , sont exposés à quelque disgrâce , & l'expérience justifie que ;

*L'Avare rarement finit ses jours sans pleurs ;  
Il a le moins de part au Trésor qu'il enferme,  
Thésaurisant pour les Voleurs  
Pour ses Parens ou pour la Terre*

LA FONTAINE.

Celui. *dit*

Celui ci fût guêté par quelques Filoux, qui ne font point rares à *Paris*. Voici coment ils s'y prirent pour le voler.

Ils choisirent un Dimanche, jour, où pour l'ordinaire, les Maisons sont désertes, & les Rues peu fréquentées. Ils épièrent le moment que toutes les Persones de la Maison qu'habitoit nôtre Avare, étoient sorties. Lui seul y restoit, pour goûter à longs traits le seul plaisir dont il étoit susceptible, qui étoit d'examiner ses Richesses. Nos Filoux se présentèrent alors, l'un travesti en Clerc de Commissaire, l'autre en Exemt, un troisième en Huiffier, & le reste en Archers du Guet. Ils font ouvrir la porte de l'Avare, l'arrêtent, de la part du Roi, & sans lui doner aucun indice de son Crime, l'emmenent come un Criminel qu'ils feignoient d'avoir ordre de conduire au *Grand Châtelet*.

L'Avare, en sortant, eût soin d'emporter les Clés de son Appartement; mais deux de ces Fripons prirent si bien leur tems, qu'ils y demeurèrent enfermés, sans qu'il s'en aperçût. Il croioit aiant les Clés en poche, avoir mis son Trésor en sûreté, & come il se sentoit inocent, l'idée qu'il, alloit être nou rî aux dépens du Roi, faisoit que sa Prison ne lui donoit pas beaucoup de chagrin. Cependant l'amour de la liberté, naturel

turel à tous les Homes, lui donna envie de profiter de la négligence volontaire avec laquelle ses Gardes l'observoient. Le desir de revoir plutôt son cher Trésor fût peut être aussi un puissant motif, pour l'y déterminer. Il s'échapa donc. Les faux Archers, qui ne souhaitoient rien plus, seignirent cependant de le poursuivre, & prirent si bien leurs mesures, qu'ils l'écartèrent beaucoup de son Logement, où il n'étoit pas de leur intérêt qu'il rentrât si tôt. Quelques uns d'entr'eux restèrent aux avenues, pour l'en empêcher, au cas qu'il l'eût voulu tenter, & les autres allèrent aider à leurs deux Camarades à démeubler leur Pilon volontaire.

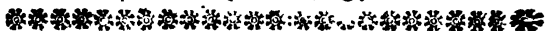
L'Avare cependant n'osa retourner chez lui, que lorsqu'il crût que les ténèbres de la Nuit le déroberoient à toutes recherches. Alors il se glissa, come un Voleur, dans sa propre Maison. Il fût d'abord charmé de trouver sa porte bien fermée. Il ouvrit avec sa Clé; mais quel fût son désespoir, lorsqu'après avoir allumé sa Lampe, il vit qu'on avoit tout bou'everfé dans sa Chambre, & qu'on avoit emporté son Argent, avec tout ce qu'il avoit de meilleur! Si dans le premier moment il eût trouvé une Corde sous sa main, elle auroit peut être mis fin à ses regrets.

regrets. Ce qu'il y a de plus désolant, c'est que plus il réfléchit, plus il reconoit, qu'il a été dupe des Filoux qui lui ont joué ce tour sanglant. Cherchant dans sa tête qui peut leur avoir indiqué ses facultés, il s'est imaginé, que ce ne pouvoit être qu'un Neveu, qu'il avoit fait partir un Mois auparavant pour les Colonies d'Amérique afin de n'avoir pas devant les yeux un Home, qui suivant lui, devoit déjà en idée son Héritage. Il a porté sa plainte contre ce Neveu, come contre un Scélerat qui l'a fait voler & il l'a deshérité par son Testament.

Depuis cette Avanture, il ne cesse de pleurer jour & nuit, la perte d'un Trésor, dont il ne faisoit aucun usage, & il acable sans cesse de malédictions un Neveu qui est à plus de 1200. lieues de lui, & qui n'a aucune part au Vol qu'on lui a fait.







## E N I G M E.

C'ouï en badine, ou qu'on en glose,  
 Je gage que de rien, je ferai quelque chose.  
 Je crois, à ce début, voir maint & maint Lecteur,  
 Me traiter, l'un de Fou, l'autre de froid Railleur;  
 Un autre, moins sévère, à rire se dispose;  
 Mais maquons nous de leur humeur,  
 Et poursuivons, sans faire une plus longue pause:  
 On aime j'ouvent mieux un Plaisant, qu'un  
 Docteur.

Me degnir est chose difficile;  
 Fut-ce l'Homme le plus habile,  
 Il y perdroit, ma foi, tout son latin.  
 Il faudroit être encore bien fin  
 Pour nre citer mon origine...  
 A quoi pen, e-t il donc? Qu'est-ce qu'il s'imagine?  
 Le que vient-il nous dire ici?...  
 Oh! patience... écoutez, le voici...  
 Mais; non. Comment le faire entendre,  
 Ce que moi-même, hélas, je ne saurois comprendre?  
 Des Vanitez & des Biens d'ici bas  
 En moi tu trouves le Modèle  
 Le plus parfait, le plus fidèle:  
 Devine come tu pouras.  
 C'en est assez; n'atens rien d'avantage.  
 On fait bailler lors que l'on est trop long.  
 De plus dans ce petit Ouvrage  
 Je t'ai dit par deux fois mon nom.

Rien

## A V I S.

**L**E Sr. *Emanuel Du Villard*, Fils, Libraire & Imprimeur à *Genève*, done au Public, depuis le 5. Août par permission de la Magistrature, une Feuille, qui paroît toutes les Semaines, dans laquelle on insère tout ce que l'on souhaite de vendre, d'acheter, affermer, amodier, échanger, soit en Fonds, Meubles, Efets, Denrées, Bestiaux &c. les Emprunts que l'on veut faire; l'Argent que l'on a à prêter; les choses perduës, ou volées; le signalement des Voleurs; les Voitures dont on pourra profiter; les Persones qui voudront tenir des Pensionnaires, enseigner la Lecture, l'écriture, l'Arithmétique, la Musique, la Danse &c; les Conditions que l'on demande, ou que l'on cherche, & en général tous les Articles, qui peuvent être convenables & utiles au Public. Lors que la Feuille ne sera pas remplie d'Avis, on y supléra par des Nouvelles Littéraires. Les Villes & les Lieux Voisins pourront y faire inserer les Avis qu'ils souhaiteront. On paiera pour ceux qui n'excéderont pas 6. lignes 3. Sols; & ceux qui seront plus étendus, paieront à proportion. Ils seront reçûs les Mécredis depuis 2. heures après midi, jusques à 5. heures du soir, dans le Bureau d'Avis, à la grand Rue. Les Soucrivans pour l'Année, paieront 8. Florins, en avançant 4. Fl. pour les 6. premiers Mois; & ceux qui ne souscriront pas,

paieront 3. Sols de la Feuille; ce qui fait 13. Florins pour les 52. Feuilles. Cet Etablissement est très comode pour le Public, sur tout dans une Ville aussi peuplée & aussi florissante que Genève.



T A B L E.

<b>L</b> A Grandeur de Dieu & sa Bonté, considérée dans ses Ouvrages, ou Paraphrase de Psaume VIII.	115
Eclaircissement sur un Tableau de Rubens.	147
Discours sur cette Question, Lequel fait plus de tort à la Société, de l'Ambition ou de la Paresse.	162
Lettre aux Editeurs, pour servir de Réponse au Savant Anonime, qui s'intéresse au succes de leur journal.	181
Autre Lettre aux Editeurs, & Question nouvelle.	194
Sentimens pieux qu'inspire une Retraite champêtre.	197
Vers à M. le Conseiller C*****.	198
Nouvelles Literaires.	200
Les Fausses Dévotes, Histoire.	208
L'Avare volé, Histoire.	217
Enigmes & Logogriphes.	221

ERRATA du Mois d'Août.

- P. 162. L. 9 au deça, lisez en deça.  
 163. L. 6 de Paresse, lisez, de la Paresse.  
 166. L. 13. qu'elle parût juste, lisez, qu'elle leur parût juste.  
 Ibid. L. 14. Guerre punique, lisez, Guer.e punique.  
 174. L. 10. le Prince, il faut, ce Prince.